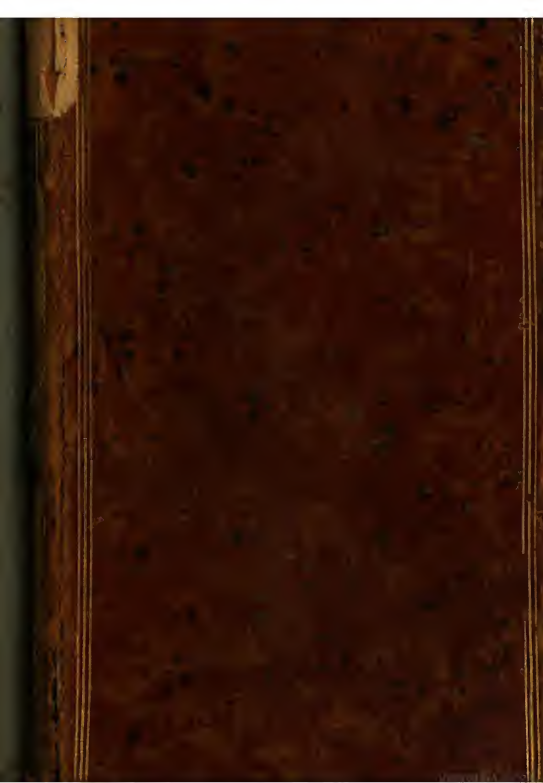
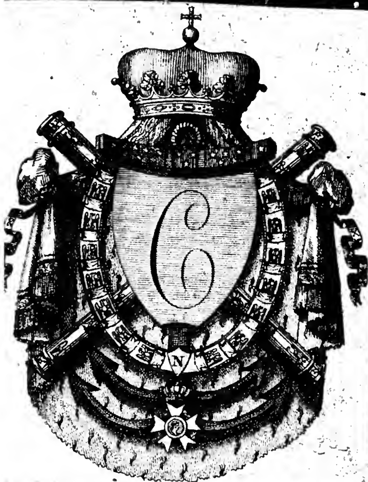
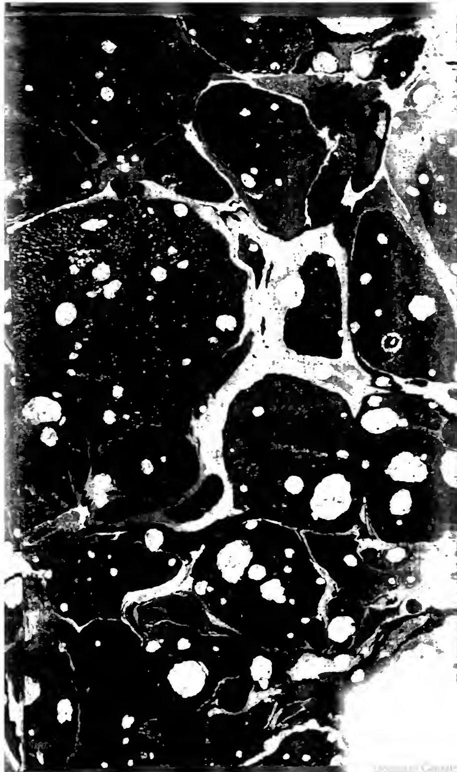



C
N



BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.

Troisième Classe.

MÉLANGES.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre, soit brochés, soit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés sur tranche, ainsi qu'avec ou sans le nom de chaque Souscripteur imprimé au frontispice de chaque Volume.

La souscription pour les 24 volumes reliés est de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

On est libre de ne souscrire que pour la demi-année.

Les Souscripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poste que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 sols pour l'année entière, ou 3 liv. 12 sols pour la demi-année, à cause des frais de poste.

Il faut s'adresser à M. CUCHET, Libraire, *rue & hôtel Serpente*, à *Paris*.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.
MÉLANGES.
TOME HUITIEME.



A PARIS,

RUE ET HOTEL SERPENTE.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

1787.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

ODES D'ANACRÉON.

ÉPIGRAMMES DE L'ANTHOLOGIE.

Fin de la Table.

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

POËTES GRECS.

Des Poëtes Grecs en général.

Qu'on se représente le plus beau climat de l'univers, où la nature a prodigué les tableaux les plus grands, les plus variés, les plus enchanteurs; où elle semble avoir pris plaisir à donner aux objets les proportions les plus parfaites & les formes les plus séduisantes; si ce climat est habité par un peuple doué d'une heureuse or-

ganiſation, il ſentira mieux que tout autre le prix de la liberté, de la gloire & des plaiſirs; les eſprits y acquerront de la fineſſe, de la force, & de l'étendue; les ames ſe trouveront avoir de la grandeur & de l'énergie, & tous ces avantages réunis feront naître ce qui n'eſt donné à aucun autre peuple de la terre: l'idée du beau, cette riante fécondité de l'imagination & ce ſentiment prompt qui l'enflamme, cette juſteſſe qui l'enchaîne, le goût enfin, l'amour exceſſif de tous les arts, & le génie heureux qui les porte au plus haut degré de la perfection; c'eſt ce qui eſt arrivé aux Grecs; c'eſt là ce qui leur a donné la plus riche, la plus nombreuſe, la plus ſouple & la plus énergique de toutes les lan-

gues & qu'on peut appeler proprement la langue de la poésie.

Nos langues vivantes different encore plus de la leur que nos allégories abstraites des riantes fictions de la Mythologie : aussi, malgré la fureur du bel esprit, notre poésie & notre peinture puisent encore dans cette source intarissable, ce qu'elles ont de plus beau, de plus grand, & nous oserions dire même de plus philosophique.

On ne doit pas regarder comme un effet du hazard que chez une nation si supérieure aux autres, le code & les annales n'aient pas eu pendant plusieurs siècles une forme plus grave, plus imposante que celle des poésies les plus legères. Le rhytme des vers,

le charme de l'harmonie les faisoient entrer facilement dans la mémoire & voler de bouche en bouche; au milieu des banquets, dans le sein de la joie, le vieillard respecté les redisoit à la jeunesse qu'il enflammoit, la mere les chantoit à ses fils qui sourioient autour d'elle ; c'étoit ainsi que les devoirs du citoyen se gravoient profondément dans les cœurs, & que revivoient d'âge en âge les noms sacrés & les exploits des défenseurs de la patrie.

Transportons-nous un moment dans ces assemblées célèbres, au milieu de ces enceintes immenses où l'on voyoit accourir en foule tous les peuples de la Grèce & des royaumes circonvoisins; de quelle émulation ne devoit point être pénetré le cœur d'une jeu-

neſſe bouillante & guerrière, quand à la clarté du ciel, aux yeux d'une multitude innombrable, les plus grands poëtes de la terre, fidèles interprètes de la reconnoiſſance publique, s'abandonnant à leur ſublime enthouſiaſme, proclamoient demi-dieux des citoyens morts pour la patrie, & les offroient pour modèles à leurs deſcendans.

On pouvoit dire alors avec vérité, que la voix des poëtes enfantoit les héros. C'eſt de cette école de la gloire que ſont ſortis les défenſeurs des Thermopyles, les vainqueurs de Marathon, de Salamine, de Platée, & ceux qui, connus ſous le nom des dix mille, s'immortalisèrent par une rettaite au-deſſus de toutes les victoires.

Quel ennemi eût fait reculer un Spartiate enflammé par les vers belliqueux de Tyrtée ?

Combien la poésie n'est-elle pas degénérée de sa sublime origine! quelle différence de l'idée que nous en avons à celle que s'en étoient formé les Grecs; chez eux elle n'étoit point soumise aux règles qui l'ont abâtardie; elle ne consistoit pas dans le soin pénible d'arranger les mots plus ou moins artistement; c'est au milieu de la pompe des cérémonies les plus augustes qu'elle paroissoit dans tout son éclat; c'est-là que le poëte pouvoit être regardé comme le ministre des dieux dont il parloit le divin langage.

D'après ce que nous venons de dire on ne doit pas être ſurpris que les Grecs aient eu beaucoup de poëtes ; mais il en eſt un grand nombre dont les ouvrages ne ſont point parvenus juſqu'à nous ; parmi ceux qui nous reſtent, les uns ont été traduits, d'autres heureuſement imités en vers ou en proſe : nous ne nous propoſons pas de les donner tous dans cette Collection ; mais nous tâcherons de faire un choix propre à ſatisfaire le goût & la curioſité de nos Lecteurs.

On diſtingue cinq âges dans la poéſie des Grecs : le premier eſt celui qui a précédé la naiſſance d'Homere ; c'eſt dans cet âge que parut Orphée, le premier des poëtes dont il nous reſte quelques fragmens. Sa vie, quoi-

que melée de merveilleux, n'eſt pas moins intéreſſante que ſes ouvrages ; nous allons tâcher d'en donner une idée.

ORPHÉE.

L'ANTIQUITÉ nous repréſente *Orphée* comme un ſage Légiſlateur, un pontife ſacré, un chantre mélodieux : il étoit fils d'Appollon & de Calliope. Les poëtes le peignent revétu d'une robe éclatante, aſſis ſur le ſommet d'une colline : ſon regard doux & majeſtueux eſt élevé vers le ciel. Il tient dans ſa main une lyre d'or, qu'il pince, tantôt avec ſes doigts légers, tantôt avec un dé d'ivoire. Dans un tranſport raviſſant, il chante les dieux immortels, la vertu des héros, la ſageſſe des hommes, & l'eſpérance flatteuſe de l'immortalité. La nature eſt touchée de ſes accords ; les arbres & les rochers émus quittent leurs places,

les fleuves suspendent leurs cours, & les bêtes féroces s'attroupent autour de lui pour l'entendre : *Eurydice*, sa femme, étant morte de la morsure d'un serpent le jour même de ses noces, *Orphée* descendit aux enfers pour la redemander, & toucha tellement *Pluton*, *Proserpine*, & toutes les divinités infernales, par les accords de sa lyre, qu'ils la lui rendirent à condition qu'il ne regarderoit pas derrière lui, jusqu'à ce qu'il fût sorti des enfers. Ne pouvant commander à son impatience, il se retourna pour voir si sa chère *Eurydice* le suivoit; mais elle disparut aussitôt. Depuis ce malheur il renonça aux femmes. Son indifférence irrita si fort les *Bacchantes*, qu'elles se liguèrent contre lui, le

mirent en pièces & jetèrent ſa tête dans l'Hèbre. Les muſes recueillirent ſes membres diſperſés, & leur rendirent les honneurs funèbres. Il fut métamorphoſé en cygne par ſon père, & ſon inſtrument fut placé au nombre des conſtellations.

Ces traits brillans, que les poëtes ſe ſont plus à embellir, ont fait regarder *Orphée* comme un perſonnage fabuleux; cependant ſon exiſtence eſt prouvée par le témoignage des hiſtoriens qui ont ſu mettre tout ce merveilleux à l'écart; ceux-ci diſent qu'*Orphée* vint dans la Grèce lorſque le génie étoit encore dans l'enfance, qu'il étoit fils d'Æagre, roi de Thrace, & qu'il s'appliqua avec ardeur à l'étude de la théologie fabuleuſe. Il voyagea

en Egypte, attiré par la sagesse sublime & la haute piété de ses prêtres. Ce pays étoit alors le berceau des arts. Orphée se fit initier dans les mysteres, puisa dans les entretiens des sages des idées sublimes sur l'essence des dieux, sur la religion, sur les rites sacrés & sur l'explication des songes. De retour chez les Grecs, il se servit du pouvoir de la musique & de la poésie pour répandre chez eux les vastes lumières qu'il devoit à la savante Egypte; il leur apprit l'origine des dieux, & leur enseigna la manière de les honorer; il réveilla dans leur ame les sentimens religieux, introduisit l'expiation des crimes, & sur le plan des mystères d'Isis & d'Osiris, célébrés en Egypte, il institua les or-

gies de Bacchus & de Cérès, & les myſtères qu'on appeloit *Orphiques* ; il donna aux Grecs les premières idées de l'aſtronomie, chanta la guerre des Titans, le raviſſement de Proſerpine, le deuil d'Oſiris, les travaux d'Hercule. Enfin les Grecs le regardèrent comme le père de la théologie payenne.

On veut que les hymnes attribués à Orphée ne ſoient pas de lui, mais d'un certain Nomacrite; nous n'entrerons pas dans cette diſcuſſion. Il eſt du moins probable que le fond des idées appartient à Orphée. Elles renferment de grandes beautés, ainſi qu'on en pourra juger par l'hymne que nous allons rapporter.

HYMNE.

LOIN d'ici, profanes mortels,
Vous dont la main impie a dressé des autels
A des dieux impuissans que le crime a fait naître;
Qu'aux accens de ma voix tout tremble en l'Univers:
Cieux, enfers, terre, mer, c'est votre auguste maître
Que je vais chanter dans mes vers.

Il est, & par lui seul tout être a pris naissance.
Le néant existe à sa voix;
La nature & le temps agissent par ses loix;
Tout adore en tremblant sa suprême puissance;
Invisible & présent on le trouve en tous lieux;
Il remplit la terre & les cieux;
Par lui tout se meut, tout respire:

Sa durée eſt l'éternité,
Et les bornes de ſon empire
Sont celles de l'immenſité.

Il produit à ſon gré le calme & les tem-
pêtes;
Il commande aux flots en courroux,
Et des foudres bruyans qui menacent nos
têtes,
Ses ordres éternels conduiſent tous les coups;
Des climats où nait la lumière,
Aux lieux où le ſoleil termine ſa carrière,
Il étend ſes ſoins bienfaiſans,
Et l'on voit ſa bonté paroître
Par-tout où ſon pouvoir fait mourir & re-
naître
Les jours, les ſaiſons & les ans.

Par lui brille en nos prés la riante verdure;
D'abondantes moiſſons les guerets ſont cou-
verts;
L'Automne de ſes fruits enrichit la nature,

Et l'Aquilon fougueux ramène les hivers.
De l'énorme éléphant à la fourmi rampante,
De l'aigle au passereau, du monarque au berger,
Tout vit, tout se soutient par sa faveur présente.
Il change, comme il veut, la matière impuissante,
Et seul ne peut jamais changer.

Mais aussi terrible qu'aimable
J'entends, dieu tout-puissant, ta colère implacable
Porter par-tout le trouble & la terreur.
Tu te vois des méchans peser les injustices,
Et leur préparer des supplices
Dignes de ta juste fureur.

Tu parles & ta voix enfante le tonnerre,
Les anges tombent à tes pieds;
Les superbes vaincus, les rois humiliés
Rentrent dans le sein de la terre;

Pour te venger & nous punir
Tous les élémens vont s'unir ;
La mer ouvre ses flancs, la terre ses abîmes,
L'air s'allume, le feu dévore les mortels,
Et l'horrible trépas de tant de criminels
Ne fait qu'éternifer leurs tourmens & leurs crimes.

Qu'êtes-vous devenus, orgueilleux souverains,
De cent peuples divers vivantes destinées ?
Comment ont disparu ces brillantes années,
Où les jours des mortels étoient mis en vos mains ?
Honneurs, fastes, grandeurs, vains fantômes de gloire,
A peine un reste de mémoire
Aux portes du néant prolonge votre sort.
La vérité paroît, les ombres dissipées
Ne laissent voir à vos ames trompées
Que l'horreur, l'enfer & la mort.

Le jour affreux de tes vengeances

Éclaire l'impie etonné;
Je le vois confondu, tremblant, abandonne
Fuir & trouver partout ton bras & ses offenses.
Dévoré par de vains & criminels souhaits,
Il cherche des faux biens dissipés pour jamais
Et jamais le vrai bien ne sera son partage.
Il souffre à chaque instant d'éternelles douleurs;
Et pour comble, des maux d'un affreux esclavage.
Tu le contrains d'avouer dans sa rage,
Qu'il est digne de ses malheurs.

Mais quel charme m'arrache à cet objet funeste!
Quelle divine main m'enlève dans les cieux!
Ta splendeur se montre à mes yeux,
J'entre dans la cité céleste.
Saisi, la force manque à mes sens enchantés:
Quels torrens éternels de pures voluptés!
L'ouvrage de tes mains semble égal à toi-même.

Tu couronnes en lui les dons que tu lui fais.
Comblé de tes faveurs, tu le chéris, il t'aime,
Et sa gloire est le prix de tes propres bienfaits.

Que ton pouvoir est adorable!
Tu peux faire toi seul notre félicité :
Toi seul dois être redouté.
Tout obéit à ta voix formidable :
Par toi de nos tourmens le cours est limité,
Et de la mort impitoyable
Tu conduis & suspends l'aveugle cruauté.

Grand dieu! qui fais trembler l'enfer, la terre & l'onde,
Dont l'univers entier annonce la grandeur;
Toi dont l'astre du jour emprunte sa splendeur;
Toi, qui d'un mot créas le monde;
Sagesse, puissance, bonté,
Justice, gloire, vérité;
Principe de tout bien, seul bien digne d'envie;

Puiſſai-je après ma mort, dans une heureuſe
paix,
M'enivrer en ton ſein dans ces ſources de vie
Qui ne doivent tarir jamais!

MUSÉE.

MUSÉE a éprouvé le ſort de ſes celèbres prédéceſſeurs ; il ne nous reſte de lui qu'un nom plus admiré que celui de beaucoup d'écrivains dont nous poſſédons les ouvrages. Il fut diſciple d'Orphée, établit ſes myſtères chez les Athéniens, & les conduiſit à leur perfection. Il étoit théologien, poëte, phyſicien, interprète des oracles & prophète ; il préſida aux myſtères d'Eleuſine, & employa la voix des muſes à faire reſpecter les dieux. Hercule alla le voir, dépouilla devant le ſage cette noble fierté le partage des héros, & ſe fit initier aux cérémonies ſacrées de Cérès.

Virgile parle de Musée comme du plus grand des poëtes. Il dit qu'il surpassoit par sa taille majestueuse & par son air vénérable les ombres illustres qui l'environnoient dans les champs de l'Elysée.

Ce poëte composa des hymnes & des *institutions sacrées*, qu'il adressa à son fils Eumolpe. Il ordonna les purifications, chanta la guerre des Titans, & la course sublime de ces globes de feu qui roulent sur nos têtes; mais l'ouvrage le plus distingué de Musée, étoit une théogonie ou une histoire de la naissance du monde, sous les noms & les emblêmes des dieux.

Il offroit Orphée comme son modèle; il écrivit comme lui dans le

ſtyle des oracles, & ne voulut point concourir aux jeux Pythiens, de crainte d'être couronné, parce que Orphée refuſa cet hommage avant lui.

Muſée eſt-il l'auteur du poëme d'*Héro & de Léandre*? C'eſt un grand ſujèt de conteſtation parmi les érudits. On prétend qu'il n'eſt pas d'une antiquité auſſi reculée, & on en fait honneur à un certain Muſée qui vivoit vers le quatrième ſiècle de l'ère chrétienne. Quoi qu'il en ſoit, ce morceau eſt très-précieux pour la littérature; les vers ſont beaux, faciles, coulans & harmonieux; la poéſie en eſt abondante, & ſouvent pleine de chaleur; des penſées naturelles, délicates & gracieuſes; des expreſſions fortes, brûlantes & énergiques; la

passion de l'amour traitée avec un art admirable, tout l'ensemble forme un poëme charmant, & les graces semblent avoir présidé à la composition de cet ouvrage.

On n'est pas plus d'accord sur la vérité ou la fausseté de l'histoire amoureuse d'Héro & de Léandre. M. de la Nause, après bien des recherches sur cet objet, en soutient la réalité, & voici sur quelles raisons il appuie son sentiment.

« Strabon, dit-il, dans la description de Seste & d'Abyde, fait une mention expresse de la tour d'Héro. Un monument public tel que celui-là, qui portoit alors le nom d'Héro, est, ce me semble, une grande preuve de la vérité de l'histoire qu'on racontoit.

toit. Pomponius Mela, autre géographe, presque du même temps, dit qu'Abyde étoit célèbre par un commerce amoureux, qui avoit autrefois éclaté. Cette seule expression *autrefois*, fait assez sentir qu'on ne regardoit point dans ces premiers temps l'histoire de Léandre & d'Héro comme un conte fait à plaisir. »

« Ce ne sont jusqu'ici que des morceaux détachés, où les anciens auteurs parlent, comme en passant, d'Héro & de Léandre; mais nous avons de plus leur histoire décrite fort au long & avec toutes les graces de la poésie, dans un écrivain grec qui porte le nom de Musée. A juger de lui par la plupart des autres poëtes de la Grèce, il aura pris la matière de ses

vers dans la vérité de l'histoire, & sans doute embelli les circonstances sans en altérer le fond..... Musée écrit une aventure qui n'a rien d'impossible, & que les Grecs & les Latins ont célébrée à l'envi les uns des autres.

« A ces divers témoignages, on peut encore joindre l'autorité des anciennes médailles; on en trouve un grand nombre avec des revers, où sont les noms d'Héro & de Léandre, & où l'on voit Léandre précédé d'un amour, le flambeau à la main, nager vers Héro qui est au haut d'une tour. Je sais que les médailles représentent quelquefois des événemens fabuleux, sur-tout quand ils regardent l'ancienne mythologie qui étoit consacrée par la

religion; on cherchoit à les transmettre à la postérité, ou par le principe d'une piété mal entendue, ou par l'intérêt qu'on avoit à nourrir la superstition des peuples; pour les faits particuliers, tels que celui dont nous parlons, quand il n'y a ni motif de religion, ni raison d'Etat, ni aucun intérêt apparent qui en favorise la supposition, il est à croire qu'on ne les gravoit sur des médailles, que lorsqu'on les croyoit véritablement arrivés, & qu'on en vouloit éterniser la mémoire. »

« Si les anciens en usèrent de la sorte à l'égard de l'histoire d'Héro & de Léandre, il faut donc qu'ils l'aient regardée comme véritable, fondés sans doute sur une tradition qu'il ne nous appar-

tient pas de contester. Il est vrai qu'on ne marque point du tout en quel temps cet événement est arrivé; mais est-il surprenant qu'un fait isolé, qui n'a de rapport ni avec l'histoire générale d'aucun peuple, ni avec l'histoire particulière d'aucun prince, soit venu jusqu'à nous sans son époque particulière? Pour être croyable c'est assez, d'un côté, qu'il soit appuyé sur une tradition constante; & de l'autre, qu'il ne sorte point des bornes de la vraisemblance. Je puis donc conclure que l'histoire d'Héro & de Léandre est revétue de tous les caractères de la vérité qu'on peut raisonnablement exiger dans un simple événement particulier. »

Tels sont les motifs sur lesquels

M. de la Nauſe fonde ſon opinion; il n'a pas manqué d'adverſaires qui l'on combattue: ceux-ci ſe ſont principalement appuyés de l'impoſſibilité où ſeroit un homme de traverſer dans une nuit, à la nage, le détroit qui ſépare Seſte d'Abyde; mais il arrive tous les jours que la paſſion ſurmonte des obſtacles qui auroient paru inſurmontables aux yeux de la raiſon; d'ailleurs il n'eſt pas dit que le détroit ſe ſoit maintenu tel qu'il étoit à cette époque. On ſait que la main du temps opère ſur notre globe des révolutions qui changent la poſition des lieux, & que les eaux ſur-tout entrent pour beaucoup dans ces ſortes de révolutions.

LES AMOURS D'HÉRO ET DE LÉANDRE.

Poëme.

MUSE, chante ce flambeau qui éclairoit des amours cachés dans l'ombre de la nuit; ce jeune homme qui traversoit la mer à la nage, pour s'unir à son amante, & cet hymen nocturne que l'immortelle aurore ne vit jamais! Celèbre les cités de *Seste* & d'*Abyde*, où Héro & Léandre goûtoient furtivement les délices de leur union secrète! Chante ce flambeau précurseur de leur amour! Pourquoi le maître des dieux ne le plaça-t-il point parmi les astres? On l'auroit

désigné sous le nom de guide des amans, pour avoir été jadis utile à deux jeunes cœurs livrés à de tendres inquiétudes : avant qu'un souffle impitoyable eut éteint sa flamme, c'est lui qui leur annonçoit constamment les heures de félicité qu'ils déroboient au sommeil : O Muse, chante en même temps avec moi, la fin tragique du malheureux Léandre dont les jours s'éteignirent avec la lampe d'Héro.

Les villes de Seste & d'Abyde étoient bâties l'une vis-à-vis de l'autre, sur les bords de la mer. Un même trait parti de l'arc du dieu d'amour brûla de ses feux un jeune homme & une jeune fille, habitans de ces deux cités. L'un étoit le beau Léandre, l'autre la chaste Héro ; celle-ci demeuroit à Seste, son

amant étoit citoyen d'Abyde ; ils étoient tous deux également beaux & faisoient l'ornement de leur patrie.

Si vous parcourez un jour ces contrées, n'oubliez pas d'aller voir cette tour du haut de laquelle Héro tenoit autrefois un flambeau à la main pour guider Léandre à travers les flots ; portez vos pas vers le rivage d'Abyde ; vous entendrez les flots qui viennent le battre, gémir encore de la perte du tendre & malheureux Léandre.

Mais comment se fit-il que, vivant en des lieux différens, Léandre devînt si vivement épris d'Héro ; & qu'à son tour, il lui inspira la même ardeur ?

Héro joignoit aux charmes de la beau-

té, l'avantage d'une illuſtre origine; conſacrée aux autels de la déeſſe Vénus, elle n'avoit aucune idée des plaiſirs de l'hymen; ſes parens inquiets la faiſoient loger dans une tour élevée ſur le rivage de la mer. Ses charmes égaloient ceux de la reine de Cythère: c'étoit une autre Vénus. Son extrême pudeur lui faiſoit craindre juſqu'aux aſſemblées des autres femmes: jamais elle ne paroiſſoit au milieu des danſes voluptueuſes des jeunes perſonnes de ſon âge; elle évitoit avec ſoin les traits perçans de la jalouſie; (car les femmes ſont ordinairement jalouſes de la beauté de celles de leur ſexe.)

Cette jeune prêtreſſe offroit tous les jours des ſacrifices à Vénus & fai-

ſoit ſouvent des libations à Cupidon, afin de ſe rendre favorables ces deux divinités. Elle redoutoit également & les flèches du fils, & la colère terrible de la mère. Vœux ſuperflus! ſoins inutiles! Héro ne put éviter les traits enflammés de l'amour.

Déja l'on touchoit à la fameuſe journée où les habitans de Seſte célébroient avec beaucoup de pompe & d'appareil, la fête de Vénus & d'Adonis. Les peuples des îles les plus éloignées y accoururent en foule. Les uns s'y rendirent d'Emonie, les autres de Chypre; il n'y eut pas une ſeule femme à Cythère, pas un berger ſur le ſommet du mont Liban qui n'allaſſent prendre part à ces rejouiſſances. Les habitans de la Phrygie, ceux d'A-

byde, ville voisine, se rassemblèrent également à Seste; on y vint de toutes les contrées. Les jeunes gens y parurent des premiers : dès qu'ils entendent parler d'une fête célèbre, ils y courent, ils y volent aussitôt, moins pour faire des sacrifices aux dieux, que pour contempler les charmes des jeunes beautés rassemblées dans ces jours solemnels.

La jeune Héro s'avance majestueusement au milieu du temple; un doux rayon éclatoit dans ses beaux yeux, tous les attraits brilloient sur son visage; elle ressembloit à l'aurore naissante. Ses joues d'albâtre offroient au-dessous de ses belles paupières, la couleur purpurine d'un jeune bouton de rose qui s'entr'ouvre: l'on eût dit à la

rougeur qui coloroit cette fille charmante, que les roſes naiſſoient en touffe ſur ſa perſonne; à meſure qu'elle marchoit on en découvroit vers les plis de ſa blanche tunique qui laiſſoit appercevoir le bout de ſes pieds; un eſſain de graces embelliſſoit tous ſes traits: c'eſt à tort que les anciens n'en imaginèrent que trois. Quand Héro vouloit ſourire, mille graces animoient ſes yeux enchanteurs. Vénus, il faut en convenir, avoit une prêtreſſe bien digne d'elle! Elle étoit d'une beauté ſi ſupérieure à celle de toutes les autres femmes, qu'on l'eût priſe pour la déeſſe même à qui elle rendoit ſon culte. Les cœurs ſenſibles furent émus à la vue de tant de charmes. De tous les jeunes gens préſens

à

à cette cérémonie, il n'y en eut aucun qui ne desirât passionnément d'obtenir les faveurs d'Héro. Lorsqu'elle parcouroit l'enceinte du temple, tous les cœurs & tous les yeux étoient attachés à ses pas.

L'un de ces amans transportés d'admiration ne put enfin s'empêcher de s'écrier : « Je me suis jadis trouvé à Sparte : j'ai assisté à ces assemblées tant vantées, où l'on dispute le prix de la beauté; je ne vis jamais des traits si majestueux & si délicats : c'est sans doute la plus jeune des Graces que Vénus a attirée auprès de ses autels; j'ai tenu long-temps mes yeux fixés sur elle, & je ne puis me rassasier d'une si belle vue : puissé-je jouir un instant de cette aimable fille & mourir aussi-tôt

après. Je n'envierois plus le destin des dieux ; je renoncerois à l'Olympe même pour être l'époux d'Héro. O puissante Cythérée, s'il n'est pas permis de m'unir à ta chaste prêtresse, accorde-moi donc une épouse ornée des mêmes attraits! »

La plupart des jeunes gens tiennent le même langage; plusieurs gardent le silence, & cachent intérieurement leur plaie récente; mais les charmes d'Héro les troublent tous & les agitent.

Ta blessure fut la plus profonde, infortuné Léandre! Quels combats s'élevèrent alors dans ton ame! Quand tu apperçus cette jeune beauté, tu ne t'imaginois pas que ton cœur alloit être déchiré par des traits invisibles. Blessé,

vaincu par des flèches brûlantes, tu ne veux plus vivre si tu ne deviens l'époux d'Héro; chaque regard que tu portes sur elle augmente l'ardeur qui te dévore, & embrase ton cœur d'une passion invincible. En effet, l'impression la plus profonde dont l'ame soit susceptible, est celle que produit la beauté d'une femme dont on vante par-tout les graces, sans que cet éloge soit terni par le moindre blâme. Il n'est point de trait plus sûr que ceux qui partent de deux beaux yeux; ils font une plaie dont le cœur guérit difficilement.

Léandre éprouve à-la-fois, les effets du ravissement, de la témérité, de la crainte & du respect; il brûle intérieurement, mais la pudeur

le retient & l'enchaîne encore. Ses regards ſurpris & enchantés errent avidement ſur les charmes d'Héro. Enfin l'excès de ſon amour éloigne ſa timidité ; cet amant devient tout-à-coup audacieux & téméraire ; il s'avance doucement & va ſe placer vis-à-vis de la beauté qu'il adore. Il lance ſur elle des regards ſéducteurs, & par des ſignes muets parvient à fixer l'attention de la jeune prêtreſſe.

Héro qui voit la paſſion ſecrète qu'elle inſpire, s'applaudit du pouvoir de ſes charmes ; ſouvent elle baiſſe ſon voile, répond à Léandre par des geſtes dérobés, & découvre enſuite ſon front d'albâtre. Léandre éprouve une joie extrême dès qu'il s'apperçoit qu'Héro connoît ſon amour & ne le dédaigne pas.

Tandis qu'il attend avec impatience le retour de la nuit, le ſoleil, au bout de ſa carrière, ſe plonge dans l'Océan, & l'étoile de Vénus, cette meſſagère des ténèbres, brille au haut des cieux. Dès que la nuit eut couvert la terre de ſon noir manteau, Léandre ne tarda pas à ſe rendre auprès de ſon amante ; devenu plus entreprenant, il ſerre amoureuſement ſes doigts de roſe & pouſſe de profonds ſoupirs. Héro paroît courroucée, retire bruſquement ſa belle main, & garde un profond ſilence.

Léandre s'étant apperçu de ſon émotion, ſaiſit avec tranſport le pan de ſa robe & veut la conduire dans l'endroit le plus écarté du temple. La jeune prêtreſſe le ſuit lentement & com-

me à regret ; & selon l'usage de celles de son sexe, elle adresse à Léandre ces paroles menaçantes : « Etranger, quelle est ta fureur insensée ? malheureux ! pourquoi m'entraîner ainsi ? Laisse ma robe, & garde-toi d'encourir la vengeance d'une famille aussi puissante que la mienne. Il ne t'est pas permis de porter une main téméraire sur une prêtresse de Vénus.

Léandre ne fut point effrayé de ces menaces ; au contraire, elles lui parurent d'un bon augure ; car il arrive très-souvent qu'elles sont l'expression de la tendresse. Il couvre de baisers le cou d'albâtre de sa jeune amante, & prononce en même temps ces paroles que lui dicte la véhémence de son amour : « O fille aimable ! qui ne

le cèdes qu'à Vénus & qu'à la déesse Minerve, je ne te regarde point comme une ſimple mortelle; mais je te compare aux filles du puiſſant Jupiter: elles n'ont rien qui les mette au deſſus de toi. Heureux celui à qui tu dois le jour! Heureuſe la mère qui t'a donné naiſſance! Et trois fois heureux les flancs qui t'ont portée! Ecoute favorablement ma priere; prends pitié de mon amour invincible! c'eſt un devoir que t'impoſe la ſainteté de ton miniſtère; puiſque tu ſers Vénus, tu dois la prendre pour modèle: ce n'eſt pas à des vierges qu'il appartient d'approcher de ſes autels; elle rejette leurs prières & leurs offrandes. Veux-tu connoître ſes vraies cérémonies? L'hymen & le lit nuptial te les

apprendront. Si tu aimes Vénus, chéris aussi la douce loi des amours qui inondent l'ame d'un torrent de délices; reçois, en qualité de suppliant, ou plutôt comme ton époux, un infortuné que l'amour a su t'asservir, en le perçant de ses flèches victorieuses! C'est ainsi qu'autrefois Mercure, armé de son caducée d'or, enchaîna l'intrépide Hercule aux pieds de la jeune Omphale. Vénus elle-même m'a guidé vers toi; ce n'est point le prudent Mercure qui m'amene en ces lieux. Tu connois sans doute l'histoire d'Atalante? Tu sais que pour conserver sa virginité, cette fille dédaigneuse refusa d'entrer dans le lit de Milanion qui l'idôlatroit; Vénus irritée la punît de son indifférence; elle

porta dans son cœur l'image de celui qu'elle avoit dédaigné jusqu'alors. Garde-toi d'exciter la colère de cette déesse.

Ainsi parle Léandre : la jeune beauté, séduite par ce discours enchanteur, reste muette, les yeux fixés contre terre, & détournant la tête pour cacher sa rougeur. Interdite & confuse, ses pieds incertains suivoient la trace de son amant, tandis qu'elle s'enveloppoit de son manteau pour n'être pas apperçue. Tous ces signes annoncent un amour réciproque ; le silence d'une jeune fille prouve qu'elle consent intérieurement à partager les plaisirs de l'hymen, & qu'elle ressent vivement l'aiguillon de l'amour, toujours mêlé d'amertume & de douceur. Aussi la

jeune Héro ſentoit-elle ſon cœur embraſé d'une douce flamme; les charmes de l'amoureux Léandre enchaînoient & captivoient tous ſes ſens. Tandis qu'elle fixoit ainſi ſes regards vers la terre, Léandre, les yeux enflammés d'amour, ne pouvoit ſe laſſer d'admirer le cou tendre & délicat de ſa jeune amante.

Bientôt un déluge de larmes inonde les belles joues d'Héro que coloroit l'incarnat de la pudeur; & après un long ſilence elle adreſſe enfin ces douces paroles à Léandre: « Ami, tes diſcours pourroient attendrir les rochers mêmes! Où puiſes-tu cette éloquence ſéduiſante? Malheureuſe que je ſuis! Quel dieu t'a conduit dans ma patrie? Mais tu me parles en vain;

comment partagerois-je ta passion? Tu n'es qu'un étranger errant & vagabond, auquel je ne puis accorder ma confiance. Nous ne pouvons être unis publiquement par les nœuds sacrés de l'hymen; mes parens n'y consentiront jamais. Quand tu voudrois rester ici comme un fugitif inconnu; comment pourrois-tu cacher ton amour aux yeux de mes surveillans? Les hommes sont naturellement curieux & portés à la raillerie: ce qu'on fait dans le silence est bientôt découvert & divulgué. De grace, ne me cache rien; apprends moi sans déguisement ton nom & ta patrie? Pour moi, je ne veux rien te céler; je porte le nom célèbre d'Héro. Une tour fameuse & dont le faîte atteint jusqu'aux cieux, est ma demeure; je

n'ai d'autre compagne qu'une femme attachée à mon ſervice, ni d'autre voiſin que la mer & ſes rives profondes. La ſévérité de mes parens ne me permet aucune liaiſon avec les jeunes filles de mon âge; je n'apperçois jamais les danſes légères des jeunes gens. Le bruit des flots agités retentit nuit & jour à mes oreilles. »

En achevant ces mots, elle ſe couvrit de ſon manteau pour cacher un nouvel accès de honte; tant elle ſe reprochoit tout ce qu'elle venoit de dire. Léandre, de ſon côté, tranſporté du plus violent deſir, n'étoit occupé que des moyens de parvenir au but que lui montroit l'amour; car ce dieu fertile en ruſes, dompte les mortels avec ſes flèches, & guérit enſuite les

blessures qu'il fait; il est à-la-fois le tyran & le conseiller de ceux qu'il a soumis. Il n'abandonna pas Léandre dans une circonstance aussi délicate, & vint bientôt à son secours. « Fille aimable, dit ce tendre amant à la jeune prêtresse, mon amour me conduira facilement à travers l'onde perfide; fût-elle brûlante & inabordable, je saurai la franchir; que peuvent le courroux des flots & le bruit retentissant des vagues, contre l'espoir d'être admis dans ta couche nuptiale? Devenu ton époux, je m'élancerai toutes les nuits dans les ondes, & je passerai à la nage le détroit rapide de l'Hellespont; car je fais ma demeure à la ville d'Abyde peu distante de celle-ci; tu me présenteras seulement

un flambeau du haut de ta tour élevée ; comme je ferai le vaiſſeau de l'amour, ta lumière me ſervira d'étoile au milieu des ténèbres ; je fixerai ſur elle mes regards, & je ne les tournerai point du côté de Bootes, ni de l'affreux Arion. Alors tu me verras aborder heureuſement ſur les rivages fortunés de ta patrie ; mais prends garde que le ſouffle impétueux de Borée n'éteigne cette lumière qui doit me guider ſur les flots ; car je perdrois auſſitôt la vie! Si tu veux ſavoir enfin qui je ſuis ; je m'appelle Léandre, l'époux de la belle & charmante Héro. »

C'eſt ainſi que ces deux jeunes amans forment le projet de s'unir par un hymen clandeſtin, prenant à témoin de leurs ſermens ce même flam-

beau qui devoit éclairer leurs amours après avoir annoncé leurs plaiſirs. Lorſqu'ils eurent pris toutes les meſures néceſſaires pour leur union nocturne, ils furent contraints, quoiqu'à regret, de ſe ſéparer; Héro ſe retire, & Léandre dirige ſa courſe vers les hautes murailles d'Abyde; plus d'une fois, impatiens de ſe rejoindre, ils invoquèrent les heures qui amènent le bonheur des amans.

Déja la nuit déployant ſon voile azuré, verſoit ſes pavots ſur les mortels; tous s'abandonnoient au ſommeil, excepté l'amoureux Léandre : il attend ſur le rivage le ſignal de ſon brillant hyménée & tâche de découvrir le funeſte flambeau qui doit annoncer de loin ſes plaiſirs ſecrets. Héro ne man-

que pas de l'allumer; auſſitôt Léandre ſent ranimer ſa paſſion; il ſemble que la lumière de ce flambeau pénètre au fond de ſon cœur & l'embraſe de nouveaux feux.

Cependant les mugiſſemens horribles des vagues mutinées retentiſſent à ſon oreille ; il ſe trouble , mais bientôt il ſe raſſure. « Que l'amour eſt cruel ! dit-il ; que la mer eſt impitoyable ! Les eaux de celle-ci me glacent d'effroi , tandis que l'autre me conſume intérieurement. O mon cœur ! ne redoute point ces feux , ne crains pas l'impétuoſité de ces ondes ; ranime en moi le ſentiment de mon amour. Comment peux-tu craindre les flots ? Ne ſais-tu pas que c'eſt dans leur ſein que Cypris a reçu la vie ? Ne ſais-tu

pas que cette déesse peut appaiser à son gré leur fureur & l'excès des maux que j'endure ? »

A ces mots, il découvre ses membres délicats, met ses vêtemens autour de son cou, s'élance du rivage & se précipite dans la mer. Il nage les yeux fixés sur le flambeau qui le guide & il est à-la-fois le pilote, la charge & le vaisseau.

Lorsque des vents contraires soufflent avec impétuosité, Héro du pan de sa robe, couvre la lumière qu'elle tient au haut de sa tour. Sa tendre sollicitude ne finit qu'au moment où Léandre accablé de fatigue aborde sur le rivage : elle le reçoit dans ses bras, hors d'haleine, les cheveux encore mouillés & couverts de l'écume de la

mer; ensuite elle l'introduit dans sa demeure solitaire, le couvre de ses baisers sans pouvoir proférer un seul mot, & l'emmène vers l'endroit où est le lit, témoin discret de ses appas. C'est-là qu'un bain se trouve préparé pour Léandre, & que l'essence des roses dissipe l'odeur de l'onde salée.

Dès qu'ils furent couchés dans ce lit superbe, Héro enlace ses bras voluptueux autour de Léandre, encore tout haletant, & lui adresse ces douces paroles: « Cher époux! tu viens d'essuyer des fatigues qu'aucun amant n'avoit éprouvées avant toi : que n'as-tu pas dû souffrir du courroux de l'onde, & de l'odeur importune des flots agités! Oublie maintenant tes travaux entre mes bras! Viens, cher

époux, te reposer sur mon sein! »

A peine-avoit elle fini ces mots, que Léandre délie aussitôt la ceinture de la jeune prêtresse, & ces deux amans célèbrent les mystères de l'aimable Vénus. On ne dansa point à ces noces; on ne chanta point d'hymnes près du lit nuptial; aucun poëte ne célébra par un épithalame cette belle union; le lit ne fut point éclairé de flambeaux; les jeunes gens ne formèrent aucune danse légère, & les parens respectables ne chantèrent point à cet hyménée. La couche nuptiale fut préparée dans le silence, à l'heure favorable aux tendres combats; le voile de la nuit fut le seul ornement de la jeune épouse, & l'on ne fit point retentir ces mots: *Io Hymen! io Hy-*

ménée! Les ténèbres ſeules favorisèrent ces deux amans ; la nuit fut l'unique compagne de leurs plaiſirs, & jamais l'aurore ne vit Léandre couché dans ce lit ſi célèbre. Tous les matins cet époux s'en retournoit avant le jour vers les murs d'Abyde, le cœur toujours rempli du deſir inſatiable des plaiſirs qu'il venoit de goûter, & ſe promettant toujours de revoler bientôt à ſes amours nocturnes.

Cependant Héro trompant la vigilance de ſes parens, paſſoit les jours dans la réſerve d'une fille, & la nuit dans les plaiſirs qui ne ſont permis qu'aux femmes.

Combien de fois ces deux jeunes époux ne prièrent-ils pas le dieu du jour de précipiter ſa courſe & d'a-

bréger ſa carrière. Ils avoient l'art de cacher toute la violence de leur paſſion ; & pendant la nuit ils ſe livroient ſans crainte à toutes les délices de l'amour ; mais le terme de cette félicité fut bien court : des plaiſirs achetés par tant de fatigues & traverſés par tant d'obſtacles ne pouvoient être de longue durée ; ils dépendoient d'un élément trop orageux.

Quand la ſaiſon rigoureuſe de l'hiver eſt arrivée, on entend gronder les vents impétueux ; ils agitent, ſoulèvent les flots, bouleverſent les mers juſque dans leurs plus profonds abîmes, apportent les nuages & les tempêtes, & déploient toute leur rage ſur l'Océan. Le nautonnier prudent tâche alorsde ſe mettre en ſûreté dans le port;

mais toi, courageux Léandre, tu braves la tempête; téméraire & cruel à toi-même, tu comptes pour rien les dangers d'une mer irritée; tu ne vois que le flambeau qui du haut de la tour t'appelle auprès d'une épouse chérie.

L'infortunée Héro ne pouvoit-elle passer sans toi ces nuits orageuses? Devoit-elle songer à t'attirer dans son lit en te donnant le signal accoutumé? Son amour & sa destinée l'entraînèrent; sans doute trompée par ces divinités aveugles, le flambeau de l'amour qu'elle présente va se changer en une torche funéraire.

La nuit avoit ramené les ténèbres; c'étoit l'heure où les vents dechaînés, se confondant dans les efforts qu'ils font pour se combattre, viennent en-

fin se précipiter en tourbillon sur le rivage, & le font retentir au loin de leurs sifflemens horribles. Déja Léandre s'étoit élancé dans les flots pour ne pas manquer aux rendez-vous ordinaire ; il est porté, roulé sur les vagues mugissantes ; les flots sont poussés par les flots qui leur succèdent & forment des montagnes humides. Bientôt l'onde turbulente s'élève jusqu'aux cieux ; la terre tremble de toutes parts ; le vent du midi lutte contre Borée, celui d'orient contre celui d'occident ; c'étoit un fracas épouvantable dans l'empire des ondes.

Plus d'une fois Léandre, près de se voir englouti dans ce perfide élément, eut recours à Vénus, fille de la mer, & à Neptune, souverain des flots. Il

n'oublie pas Borée ; il le conjure au nom de la nymphe Orythie. Vaines prières! aucune de ces divinités ne put le secourir & l'amour lui-même ne put vaincre le destin.

Léandre brisé par le choc redoublé des vagues, devint leur triste jouet. Ses pieds lassés perdent leur force ; ses bras épuisés par leur mouvement continuel restent immobiles ; les flots de cette mer indomptable entrent dans sa bouche entr'ouverte ; il avale malgré lui l'onde amère ; pour comble d'infortune, le soufle cruel des aquilons éteint le flambeau perfide, tranche & détruit en même temps la vie & les amours du malheureux Léandre.

Héro livrée à de mortelles alarmes, tenoit encore les yeux fixés sur les flots.

L'aurore

L'aurore commence à paroître ; Héro n'apperçoit point ſon époux ; elle porte çà & là ſes regards inquiets ſur la vaſte étendue de la mer. Peut-être privé du flambeau qui lui ſervoit de guide, ce tendre amant aura-t-il abordé quelqu'autre plage. O ſpectacle douloureux! cette amante déſolée le voit mort, au pied de la tour, & déchiré par les pointes des rochers. A cette vue, elle met en pièces le voile brillant qui couvre ſon ſein d'albâtre, pouſſe un cri de déſeſpoir & ſe précipite dans les flots. Ainſi périrent ces deux jeunes époux, heureux dans leur infortune de pouvoir être encore unis après leur mort.

HOMERE.

C'EST à Homère que commence le second âge de la poésie chez les Grecs, & l'on peut dire qu'il en est le plus bel ornement. Les mœurs s'adoucissent, la poésie devient moins sauvage, une noble liberté lui donne de la vigueur & de l'énergie.

Nous ne répéterons point ici ce que nous avons déja dit d'Homère à la tête de l'Odyssée; il nous suffira d'y renvoyer nos Lecteurs; mais nous croyons leur faire plaisir en insérant dans ce receuil une traduction du poëme burlesque intitulé la *Batrachomyomachie*, ou *le combat des rats & des grenouilles*, qu'on attribue assez com-

munément au chantre d'Achille ; tout ce qui émane d'une antiquité aussi reculée, porte un caractère respectable & mérite d'être conservé.

Quant à ce poëme, il est à présumer que c'est une satyre contre quelques guerriers de ce temps-là, qu'Homère aura voulu ridiculiser dans ses vers ; mais il seroit bien difficile aujourd'hui d'en faire l'application.

LE COMBAT

DES GRENOUILLES ET DES RATS.

Poëme.

Je vais chanter d'horribles combats: ſouffrez que je vous implore, troupe aimable des muſes; deſcendez de l'Hélicon dans mon cœur, inſpirez-moi pour chanter une querelle terrible, & le belliqueux fracas du dieu Mars. Il n'y a pas long-temps que j'ai eſquiſſé ce ſujet ſur mes tablettes; je veux célébrer la valeur que les rats firent éclater dans leurs démêlés avec les grenouilles, & les brillans exploits qu'ils firent à l'imitation des géans, fils de la terre. Voici le ſujet de la querelle, s'il faut en croire la tradition.

Un jour un rat échappé aux poursuites du chat, & pressé par la soif, se désalteroit au bord d'un étang. Son menton velu trempoit dans l'eau, dont il se gorgeoit à plaisir. Une grenouille, heureuse habitante de ces marais, habile à croasser sur plus d'un ton, l'ayant apperçu, lui parla ainsi: Etranger, apprends-moi qui tu es, d'où tu viens, & à qui tu dois le jour; prends garde à ne pas déguiser la vérité: si tu me parois mériter mon affection, je te conduirai dans ma demeure, & je te ferai les présens de l'hospitalité. C'est Physignate (ce nom signifie qui a les joues enflées, boursoufflées) qui te parle; je suis le roi de cet étang; j'y suis honoré comme tel, & je commande sans cesse aux autres grenouil-

les. Pelée (qui habite dans la fange), Hydroméduſe, (reine des eaux) ſont les noms des auteurs de mes jours. Je naquis ſur les rives de l'Eridan. Ta beauté, ton air courageux me donnent à connoître que tu es fort au deſſus de ceux de ton eſpèce, tu es ſans doute un grand roi, ou quelque habile guerrier. Mais, en grace, ne diffère plus à me faire connoître ton origine.

Pſycharpax (qui enlève les bribes) lui répondit en ces mots:

Comment peux tu ne pas connoître ma race? Elle eſt connue aux hommes, aux dieux & à tous les oiſeaux habitans de l'air. Mon nom eſt Pſycharpax; je ſuis le fils du généreux Troſcarte; (mange pain) & la fille

du prince Pternotrocle (mange jambon); Hihomyle (lèche gâteau) est ma mère. Elle me donna le jour au fond d'une cabane, & me nourrît avec des figues, des noix, & des alimens de toute espèce. Comment pourrois-tu me recevoir comme ton ami, puisqu'il n'y a rien de commun entre nous? Tu passes ta vie au fond des eaux, & moi je vis avec les hommes; de tout ce qu'ils amassent pour leur nourriture, rien n'échappe à l'avidité de mes recherches: ni le pain qu'on entasse dans des corbeilles, ni ces immenses gâteaux de Sesame, ni les morceaux de jambon, ni les foies d'animaux recouverts de graisse blanche, ni le fromage frais, ni ces délicieux gâteaux de miel dont les dieux même

ſont friands ; en un mot, rien de ce que les cuiſiniers apprêtent pour les repas & qu'ils aſſaiſonnent avec toute ſorte d'épices. Jamais on ne m'a vu fuir dans un combat au fort du danger ; c'eſt alors que je m'élance avec ardeur dans les premiers rangs ; j'approche ſans crainte d'un homme ; malgré l'énormité de ſa ſtature, je grimpe ſur ſon lit, je lui mords hardiment le bout du doigt ; je lui ſaiſis le talon avec tant d'adreſſe, qu'il le ſent à peine, & que le doux ſommeil ne l'abandonne point. A la vérité je redoute fort deux animaux, les cancres & les chats. Ces eſpèces ſont pour la nôtre une ſource de maux. Les ſouricières ſont encore un terrible fléau : leur appât trompeur nous conduit ſouvent à la mort. Mal-

gré cela j'éprouve de plus vives craintes à l'approche des chats ; ils excellent à nous faire la guerre, & à nous saisir à l'entrée des trous où nous nous refugions. Je ne mange ni raves, ni choux, ni courges ; la verte poirée & le céleri ne sont pas dignes de me nourrir. Ce sont là des mets faits pour vous & pour vos marais.

Physignathe sourit à ces mots, & répliqua ainsi : Ami, tu fais bien le glorieux, & tout cela au sujet de ton ventre ! Je pourrois vanter ici les merveilles qu'on voit chez nous, soit dans nos marais, soit sur terre. Le maître des dieux a donné aux grenouilles la faculté de vivre dans plus d'un élément. Il nous est libre de parcourir les terres en sautant, ou de nous plonger dans

les eaux. Si tu es curieux de t'en convaincre, la chofe eft facile ; je te porterai fur mon dos, tu auras foin de te bien tenir, fans quoi tu courrois rifque de perdre la vie. Quel plaifir tu vas goûter en parcourant ma demeure! A ces mots il lui préfente fa croupe ; Pfycharpax y monte leftement, & le tient embraffé par le cou.

Ravi de voir Phyfignate nager fous lui, Pfycharpax ne fe fentoit pas d'aife, en confidérant les divers renfoncemens de la rive qui formoient autant de petits ports voifins les uns des autres. Bientôt l'onde devenant agitée il fe fentit mouillé ; alors il eut recours aux larmes, qu'il accompagnoit de plaintes fur l'inutilité de fon repentir ; il s'arrachoit des poils, & remontoit fes

pieds ſous ſon ventre. Une ſituation ſi étrange le jetoit dans un trouble extrême. Tantôt il portoit ſes regards vers le bord, tantôt, en proie à de mortelles alarmes, il s'exhaloit en gémiſſemens. D'abord il abaiſſa ſa queue à la ſurface des eaux; &, en s'en ſervant comme d'une rame, il la traînoit après ſoi. Comme il ſe ſentoit à chaque inſtant ſurmonté par les flots, il prioit les dieux de le ramener à terre. Enfin il pouſſoit d'horribles cris; puis il ſe mit à dire: le taureau qui conduiſit autrefois Europe à travers les flots dans l'île de Crète, ne porta jamais ſur ſon dos le poids que l'amour lui impoſoit, auſſi facilement que cette grenouille me tranſporte à cette heure ſur les eaux vers

son habitation. Comme son corps verdâtre s'élève au dessus de la plaine liquide !

A peine avoit-il achevé ces dernières paroles, qu'une vipère se montrant à leurs yeux, devint un nouveau sujet d'alarmes. Le monstre relevoit la tête au dessus de l'eau ; Physignate ne l'apperçut pas plutôt, qu'il fit le plongeon, sans penser quel ami il alloit perdre. Il descendit au fond de l'abîme, & par là il évita un destin cruel. Psycharpax, ainsi abandonné, tomba renversé sur son dos ; il retiroit à soi les pieds de devant, & près de périr il faisoit entendre un cri plaintif. Tantôt il descendoit au dessous de l'eau, tantôt il remontoit à la surface en donnant un coup de pied. Il ne put

cependant

cependant ſe dérober à ſa deſtinée ; ſon poil, pénétré par l'eau, ajoutoit à ſa peſanteur naturelle. Il touchoit à ſon dernier moment, lorſque s'adreſſant à Phyſignathe : Tu n'échapperas point aux dieux, lui dit-il, après le crime que tu viens de commettre. Tu as cauſé ma perte, en me précipitant de deſſus ton dos, comme de la cîme d'un rocher. Sur terre, perfide ! tu ne te ſerois jamais montré ſupérieur à moi dans aucune eſpèce de combat, ſoit à la lutte, ſoit à la courſe ; tu as employé la ſéduction pour me jeter au fond de l'eau. L'œil des dieux eſt un œil vengeur ; un jour tu porteras la peine de ta perfidie ; c'eſt à l'armée des rats à t'en punir ; tu ne ſaurois leur échapper. A ces mots il expira ſous les eaux.

Lichopinax (lèche plat) assis sur les bords fleuris de l'étang, avoit été témoin de ce malheur; il fit éclater sa douleur, & se hâta d'en aller annoncer la cause aux autres rats. Dès qu'ils apprirent le triste sort de leur compagnon, ils entrèrent en fureur. Les hérauts reçurent ordre de convoquer le lendemain matin une assemblée dans le palais de Troxarte, père du malheureux Psycharpax, dont le cadavre éloigné de la rive, flottoit au milieu des marais.

Au lever de l'aurore, les rats s'étant rendus en hâte au conseil, Troxarte le premier se leva au milieu de l'assemblée, & dans le ressentiment que lui causoit la perte de son fils, il parla ainsi:

Chers compagnons, quoique jusqu'à présent j'aie été seul à souffrir de l'insolence des grenouilles, les mêmes malheurs vous menacent tous. Infortuné que je suis ! j'avois trois fils, je les ai perdus tous les trois; un maudit chat m'a ravi l'aîné; il l'a surpris comme il sortoit de son trou. Les mortels, plus cruels encore, ont causé la perte du second, avec des machines d'une invention nouvelle : ils ont fait servir le bois à leur artifice, en construisant ce qu'ils appellent des souricières, qui sont le fléau de notre espèce. Il m'en restoit un troisième, qui réunissoit toute ma tendresse & celle d'une mère chérie. Physignathe, en l'entraînant dans l'abîme, lui a fait perdre la vie. Sus donc, prenons les armes, &

marchons contre les grenouilles, après avoir revêtu nos plus brillantes armures.

Ce discours eut un plein effet; il persuada tout l'auditoire. Il sembloit que le dieu des combats leur inspirât son ardeur, leur fournît lui-même des armes: ils chaussèrent d'abord leurs bottines; elles étoient faites de peaux de fèves, qu'ils avoient façonnées avec soin; c'étoit le travail d'une nuit passée à ranger ces légumes, pour leur donner la forme convenable; leurs cuirasses étoient artistement travaillées de peaux empaillées de chats, qu'ils avoient écorchés eux-mêmes. De petits morceaux de cuivre, pris du fond d'une lanterne, leur tenoient lieu de bouclier; de longues aiguilles, instrument de guerre tout

d'acier, leur ſervoient de lance ; enfin ils avoient en tête des coques de noix, en manière de caſque, telle étoit l'armure des rats. Dès que les grenouilles les apperçurent, elles ſortirent de leurs marais, & ſe raſſemblèrent à terre. Comme elles conſidéroient quelle pouvoit être la cauſe des mouvemens & du fracas qu'elles entendoient, un héraut s'avance vers elles : il portoit un ſceptre pour marque de ſa dignité. C'étoit Embalichytre (qui ſaute dans la marmite) fils du généreux Tyroglyphe (cave fromage) : il avoit été chargé de leur déclarer la guerre. O grenouilles ! leur dit-il, les rats m'envoient vers vous avec des paroles menaçantes, & pour vous avertir de vous préparer au combat. Ils ont reconnu

ſur les eaux l'infortuné Pſycharpax, auquel votre roi Phyſignate a fait perdre la vie. Que tout ce qu'il y a parmi vous de braves guerriers s'apprête à combattre. Après s'être ainſi acquitté de ſa commiſſion, il s'en retourna. Ce diſcours entendu par les grenouilles, répandit le trouble dans toute l'aſſemblée. Pour faire ceſſer les plaintes, Phyſignate s'étant levé, parla ainſi :

Amis, je n'ai point été la cauſe de la mort de Pſycharpax ; je n'en fus pas même le témoin. Son imprudence a cauſé ſa perte ; il a voulu jouer ſur les eaux & jouer à la manière des grenouilles ; il s'eſt noyé lui-même, & ſes compagnons m'accuſent à tort d'un fait dont je ſuis très-innocent. Hâtons-

nous de délibérer par quel ſtratagême nous pourrons venir à bout de détruire ces perfides ennemis. Quant à moi, je penſe que le meilleur parti que nous puiſſions prendre, c'eſt de nous mettre ſous les armes le long des bords de cet étang, à l'endroit où le terrein eſt le plus eſcarpé : dès que nos adverſaires fondront ſur nous, nous les ſaiſirons par leurs caſques à meſure qu'ils s'avanceront, & nous les jetterons dans l'eau avec toute leur armure : comme ils ignorent l'art de nager, ils n'échapperont point au péril, & nous élèverons bientôt ſur la rive un trophée en mémoire de leur défaite.

A ces mots toute la troupe revêtit ſes armes; chacun prit des feuilles de mauve, & s'en enveloppa les jambes

en manière de bottines ; les cuirasses étoient de larges feuilles de poirée verte. Des feuilles de choux bien façonnées servirent de bouclier ; de longues branches de jong pointu firent l'office de javelot ; enfin, chaque guerrier se couvrit la tête d'une petite coquille en guise de casque. La troupe ainsi armée se rangea sur les bords élevés de l'étang : une ardeur guerrière transportoit tous ces combattans & leur faisoit branler leurs lances.

Alors Jupiter, ayant convoqué les dieux dans le ciel, leur fit voir la multitude de la mêlée, & la valeur des combattans, leur nombre, leur stature, & la longueur de leurs javelots.

Telle on voyoit s'avancer la troupe

des centaures, ou celle des géans; le maître des dieux demanda en souriant, s'il y avoit quelqu'un parmi les immortels qui voulût entrer dans le parti des grenouilles, ou dans celui des rats; & s'adressant à Minerve: Ma fille, lui dit-il, ne marcheras-tu pas au secours des rats? On les voit sans cesse trotter dans ton temple, attirés par la fumée & les bribes des sacrifices. Ainsi parla le fils de Saturne; Minerve lui répondit en ces mots.

O mon père! à quelque extrémité que les rats puissent être réduits, on ne me verra jamais les secourir; ils m'ont causé de trop grands dommages: ils ont détruit les couronnes de fleurs qui me sont offertes, & mes lampes ont cessé de brûler, parce qu'ils en ont

enlevé l'huile; mais ils m'ont fait une injure à laquelle j'ai été encore plus ſenſible; j'avois fait de mes mains un beau manteau, dont la trame étoit très-fine, les perfides me l'ont rongé & y ont fait mille trous: j'ai appelé un ouvrier pour réparer le dégât; mais il m'en coûtera cher, & voilà ce qui me met en colère. J'avois eu recours aux emprunts pour achever ce bel ouvrage, & je ſuis hors d'état de rendre. Je ne ſuis pas plus diſpoſée à prendre parti pour les grenouilles; il n'y a pas davantage à compter ſur elles: je me ſouviens qu'une fois, étant accablée de laſſitude au retour d'une expédition, & ayant beſoin de me refaire par le ſommeil, elles firent un tel vacarme, qu'il ne me fut pas poſſible de fermer

l'œil un inſtant; je paſſai la nuit ſans dormir, ayant la tête rompue de leurs cris, juſqu'au lendemain que le coq chanta. Gardons-nous donc, ô dieux! de faire intervenir notre aide dans cette affaire; n'allons pas nous expoſer à recevoir de dangereuſes bleſſures; car les deux partis s'avancent l'un contre l'autre avec un tel acharnement, qu'ils ne reſpecteroient pas les dieux même; qu'il nous ſuffiſe de contempler du haut des cieux l'événement de cette journée : les dieux de l'Olympe applaudirent à ce diſcours. Déja les combattans étoient aſſemblés; on vit avancer deux hérauts, ils portoient le ſignal de la guerre; les moucherons firent réſonner leurs trompes comme des clairons, & donnèrent le ſignal

du combat : Jupiter lui-même voulut annoncer cette ſanglante journée, en faiſant gronder ſon tonnerre du haut des airs.

Le premier trait lancé par Hypſiboas (qui crie fort) atteignit Léchénor (qui lèche les hommes), qui combattoit dans les premiers rangs : percé au foie , il tomba dans la pouſſière, & ſalit ainſi ſon beau poil.

Troglodyte, (qui ſe retire dans un trou) après lui , enfonça ſon javelot dans la poitrine de Péléon (qui cherche la vaſe) ; ce coup le renverſa par terre , ſon ame s'envola de ſon corps. Embaſichytre mourut du coup que lui porta Seutlée, (qui ſe nourrit de poirée) en le bleſſant au cœur. Artophage (mange pain) frappa Palyphone (ba-

billard, ou qui croasse sur plusieurs tons) à la région du ventre. Ce malheureux tomba, & ses membres demeurèrent sans vie. Limnocharis (qui aime le séjour des marais, ou qui en fait l'ornement) voyant Polyphone dans cette extrémité, attaqua Troglodyte; & lui lançant une pierre énorme, elle l'atteignit derrière le cou; ses yeux furent appesantis par les ténèbres de la mort. Lichénor le vengea, en dirigeant contr'elle l'effort de sa lance; il ne manqua pas le but, il la blessa au foie. Dès que Cambophage (qui se nourrit de choux) l'apperçut, s'étant mis à fuir, il se précipita du haut de la rive, & du milieu des eaux il ne cessa pas de combattre; il l'abattit d'un trait qu'il lui lança, & il ne

lui fut plus possible de se relever. Le sang qui coula de sa blessure teignit de pourpre les eaux du marais, tandis que l'infortuné Lichénor étoit étendu sans vie sur le rivage, enveloppé dans ses propres entrailles qui s'étoient répandues au dehors. Limnisie (qui habite les marais) ôta la vie à Tyroglyphe (cave fromage). Calamynte (qui se tient entre les roseaux) voyant avancer Pternoglyphe (creuse jambon), prit la fuite, après avoir jeté son bouclier. Hydocharis (qui se plaît dans l'eau) tua le Prince Pternophage (mange-jambon) d'un coup de pierre qui l'atteignit au crâne ; la cervelle lui couloit par les narines, & la terre fut arrosée de son sang. Lichopinax tua le brave Borborocoite (qui se couche

dans le bourbier) d'un coup de lance; ſes yeux ſe fermèrent pour jamais. Praſſophage (qui ſe nourrit de poireaux, appercevant Eniſſodiocte (qui eſt à l'affût de la graiſſe), le ſaiſit au pied, l'entraîna dans l'eau & ne le laiſſa point aller qu'il ne l'eût ſuffoqué. Pſycharpax, animé par la perte de ſes compagnons, combattoit à leurs côtés. Péluſe (qui ſe plaît dans la fange) reçut de ce guerrier une bleſſure qui lui traverſa le foie; il tomba en avant, & ſon ame deſcendit chez Pluton. Pélobate (qui marche dans la vaſe), témoin de ce malheur, jeta une poignée de vaſe au viſage de Pſycharpax; ſon front en fut tout couvert, & peu s'en fallut qu'il ne perdît la vue. Tranſporté de fureur, il ſouleva avec force

une masse de pierre, dont le poids surchargeoit la terre, & dirigea le coup contre Pélobate, qu'il atteignit au-dessous du genou; il en eut la jambe droite toute fracassée, & tomba à la renverse dans la poussière. Craugaside (qui crie sans cesse) vengea son compagnon, & fondit à l'instant sur Psycharpax; il lui perça le ventre avec la pointe du jonc qui lui servoit de lance; comme il le retiroit avec force, tous ses intestins se répandirent au dehors. Sitophage (qui se nourrit de blé) voyant Craugaside au bord de l'eau, se retira de la mêlée tout clopinant; car il étoit déja excédé de fatigue; il sauta dans un fossé pour éviter la mort. Troxarte blessa Physignathe au bout du pied; celui-ci, tourmenté

par la douleur de cette blessure, quitta aussitôt le combat, & sauta dans l'étang. Troxarte, voyant fuir son ennemi qui respiroit à peine, le poursuivit avec ardeur, dans l'espoir de lui ôter la vie; mais Prassée (qui se nourrit de poireaux) voyant son compagnon à demi-mort, vint prendre sa place aux premiers rangs, & ne cessa pas de branler son javelot de jonc. Il ne put réussir à percer les boucliers de ses ennemis; la pointe de sa lance ne pénétroit jamais assez avant. Cependant un jeune rat se distinguoit sur tous les autres; il s'avancoit dans les rangs des ennemis pour les combattre. Le vaillant chef étoit fils du brave Artépibule (qui guette le pain); il ressembloit en tout au dieu Mars. Méridar-

pax (qui se saisit d'une portion entière) étoit son nom; c'étoit le plus habile guerrier qu'il y eût dans l'armée des rats. Enflé par son courage, il étoit venu sur les bords de l'étang, & là il se vantoit hautement qu'il viendroit seul à bout de détruire la race des grenouilles, quelque défense qu'elles pussent faire; sans doute il y fût parvenu, tant étoit prodigieuse sa force, si le père des hommes & des dieux n'eut prévu cette ruine. Il eut compassion de ces pauvres grenouilles qui alloient périr, & secouant son chef auguste : Certes, dit-il, c'est une terrible affaire que celle qui se passe à nos yeux! J'ai senti moi-même quelque effroi, en voyant l'air féroce de Méridarpax, & son acharnement à

dévaſter ces marais. Pour l'écarter du combat, tout brave qu'il eſt, je vais à l'inſtant faire marcher contre lui la déeſſe qui ſe plaît dans le tumulte des armes, ou le dieu Mars lui-même. A peine eut-il achevé ces mots, que Mars reprenant la parole : Puiſſant fils de Saturne, dit-il, ni la force de Minerve ni la mienne, ne viendroient jamais à bout de ſauver les grenouilles du péril qui les menace ; il faudroit que tous les dieux ſe réuniſſent en leur faveur, ou que tu miſſes en jeu ton redoutable foudre, cette peſante machine dont tu te ſervis avec tant de ſuccès contre les Titans qui en perdirent la vie : Encelade, condamné depuis à des liens éternels, & la race perfide des Géans furent auſſi terraſſés

de ſon poids. Comme il diſoit ces mots, Jupiter lança ſes traits enflammés; l'on entendit d'abord gronder le tonnerre dont le fracas ébranla tout l'Olympe ; on vit enſuite deſcendre le feu de la foudre, qui, dans ſa marche tortueuſe, répand la terreur parmi les hommes. Il étoit aiſé de reconnoître à la rapidité de ce trait, qu'il partoit de la main du maître des dieux : les grenouilles & les rats en furent d'abord également ſaiſis d'effroi. Cependant le parti des rats ne ceſſa pas de combattre. Leur ardeur à détruire les grenouilles auroit même redoublé, ſi Jupiter du haut de l'Olympe, n'eût eu pitié d'elles & ne leur eût envoyé ſans retard un puiſſant ſecours; on vit arriver une troupe au dos robuſte comme

en enclume, aux ſerres crochues, à la démarche oblique & tortueuſe : leur mâchoire étoit en manière de ciſeaux, & leur peau n'étoit autre choſe qu'une écaille dure comme l'os; le deſſus de leurs épaules brilloit comme s'il eût été revêtu d'une armure; leurs jambes étoient tortues, & leurs mains toujours tendues en avant; ils avoient les yeux placés devant la poitrine, huit pieds, deux têtes, & une quantité prodigieuſe de mains. Ces animaux ſont vulgairement connus ſous le nom de cancres. Leur arrivée fut fatale aux rats, pluſieurs d'entre eux eurent la queue, les pieds ou les mains coupés, leurs lances furent miſes en pièces; enfin ces pauvres rats eurent tant de peur, qu'il prirent la fuite ſans at-

tendre davantage. Déja le ſoleil paſſoit ſous l'horizon; la fin du jour fut auſſi celle de la guerre.

SAPHO.

Nous voilà parvenus au troisième âge de la poésie ; c'est dans cet âge fortuné que parut l'inimitable Sapho : il falloit que les Grecs en eussent une bien grande idée, puisque, d'une voix unanime, ils la nommèrent leur dixième muse. Les écrivains célèbres de l'antiquité n'en ont parlé qu'avec transport. Longin lui-même, ce critique impartial & sévère, ne craint pas de la proposer comme le modèle le plus parfait dans son genre.

On conçoit aisément dans quel genre elle devoit exceller ; douée de l'ame la plus sensible & la plus ardente, la nature ne lui avoit pas laissé la liberté du choix : elle peignit, ce qu'elle sentoit si bien, la tendresse & les trans-

ports de l'amour; elle eut le sort des grands hommes, l'envie la persécuta; elle eut aussi celui des ames véritablement tendres; elle fut abandonnée, trahie & malheureuse.

Cette femme, non moins étonnante par son génie que par son caractère, naquit à Mythilène, capitale de Lesbos; elle vivoit environ six cens ans avant l'ère chrétienne. L'opinion la plus commune lui donne Scamandronyme pour père; sa mère s'appeloit Cléïs: elle eut trois frères, Larichus qu'elle a célébré dans ses vers, Eurigius dont elle n'a rien dit, & Charaxus à qui elle reprochoit une passion violente pour la courtisanne Rodope, la même qui fit bâtir une pyramide avec les prodigalités de ses amans.

Sapho étoit brune & d'une taille médiocre ; il paroît même qu'elle n'étoit pas régulièrement belle ; les écrivains qui la louent le plus, en conviennent. D'ailleurs on en peut juger par les pierres antiques où elle eſt repréſentée. Le feu de ſon ame, ſource de ſes grands talens, devoit ſe peindre dans ſes regards, & imprimer à tous ſes traits un caractère de paſſion & d'énergie ſupérieur à la beauté même.

Auſſi l'amour fut l'unique ſentiment qui diſpoſa de ſon cœur & de ſes ouvrages. Mariée preſque au ſortir de l'enfance avec Cercola, l'un des plus riches habitans de l'île d'Andron, elle en eut une fille nommée Cléïs du nom de ſon aïeule. Un prompt veuvage la rendit aux dangers d'un nouvel état,

que ſon extrême jeuneſſe, ſon goût pour la liberté, & ſa complexion, peut-être, ne devoient pas lui faire appréhender.

Bientôt ſes vers & ſes exemples invitèrent les jeunes perſonnes de ſon ſexe aux plaiſirs, & les enhardirent à diſputer aux hommes la palme des talens. Sa renommée fut ſi éclatante & ſi rapide, qu'elle mit en défaut juſqu'à la vigilance de l'envie. Elle eut pour diſciples les femmes les plus célèbres de la Grèce; à Mylète, Anaxagore; à Colophone, Gongire; à Salamine, Eunice; à Lesbos, Damophile; dans la Laucride, Théléſile, & la jeune Erinne qui fut peut-être ſon égale. Que de beautés connues pour avoir été ſes amies! Quelle foule d'adorateurs, parmi leſquels

on comptoit les trois plus grands poëtes de ſon ſiècle, Archiloque, Hipponax, & Alcée. Ainſi s'écouloient les beaux jours de Sapho, jouiſſant des hommages flatteurs des deux ſexes, & du double plaiſir de regner à-la-fois ſur eux par l'amour & par l'admiration.

Croiroit-on que ſon premier perſécuteur fut un homme? Comment les femmes qui ont écrit n'ont-elles pas connu la jalouſie entr'elles, tandis que les hommes ſe ſont ſi conſtamment attachés à ſe perſécuter? Les hommes ſeroient-ils en effet plus méchans, ou les femmes ſeroient-elles portées plus naturellement à faire cauſe commune, quand il s'agit de la gloire & de l'intérêt de leur ſexe?

qui la fait souffrir. Jamais le moindre mot contre le coupable, jamais l'ombre d'une plainte contre ses ennemis, sans en excepter Damophile. Phaon fut bien malheureux de ne revenir à Sapho que par amour propre, & de n'être sensible qu'au plaisir de voir son nom immortalisé par les chefs-d'œuvres de tendresse & de poésie qu'il ne méritoit pas d'inspirer.

Aussi le retour de Phaon ne fut-il que la matière d'un nouveau tourment pour une infortunée qu'il abandonna une seconde fois. C'est dans la peinture qu'elle fit de son désespoir, qu'Ovide a puisé ces traits d'éloquence qui animent la plus touchante de ses héroïdes. Qu'on se figure cette amante au milieu de ses concitoyens qu'elle

honore, devenue l'objet de la haine & du mépris public, laſſe de pourſuivre par les lettres les plus paſſionnées un ingrat qui rit de ſes larmes, venant enfin juſqu'en Sicile tomber aux pieds d'un amant qui la repouſſe avec dédain.

Ce dernier trait mit le comble à ſon déſeſpoir; elle voulut renoncer à ſon amour même: elle ſe rendit ſur le haut d'un promontoire: c'eſt de là que fixant les flots irrités, mais dont l'agitation étoit moindre que celle de ſon ame, elle s'élança dans leurs abîmes, laiſſant une mémoire éternelle de ſes talens & de ſes malheurs. Ainſi fut illuſtré le fameux rocher de Leucate qu'on ne peut encore nommer ſans attendriſſement, toutes les fois qu'on

lieu de jeunesse & de grace : l'amant s'en plaignit & murmura ; mais le poëte qui venoit de consacrer l'éloge du cœur & des talens de son amante, ne tarda pas à déchirer ses mœurs & ses ouvrages. On doit rendre cette justice aux Mythiléniennes, qu'elles se déclarèrent aussitôt contre Alcée, & qu'elles prêtèrent à Sapho, dans cette occasion, un appui que lui avoit ménagé sa gloire, & peut-être la nature de ses foiblesses.

Le jeune Phaon parut alors à Mythilène, il étoit le plus beau des Lesbiens ; il attira tous les regards & tous les cœurs ; Sapho eut le dangereux bonheur d'être préférée. Alcée, plus furieux, répandit de nouvelles satyres contr'elle ; & les femmes devenues, on ne sait com-

ſe rappelle que c'eſt l'endroit où périt l'infortunée Sapho.

Au reſte, il étoit d'uſage que les amans malheureux allaſſent ſe précipiter du haut de ce rocher, parce qu'on prétendoit que, s'ils avoient le bonheur d'en échapper, ils étoient parfaitement guéris de leur amour. C'étoit une coutume ſuperſtitieuſe dont peut-être nos lecteurs ne feront pas fâchés que nous leur apprenions l'origine.

L'île Leucade ou Leucate eſt ſituée dans la mer Ionienne, ſur la côte de l'Acarnanie : à l'une des extrémités de l'île, vis-à-vis de Céphalonie, s'élève une montagne très-haute, dont la pointe eſt un rocher, toujours environné de nuages & de brouillards,

qui s'avance au dessus de la mer ; on dit qu'un enfant appelé Leucatée, s'élança du haut de ce rocher dans les flots, pour échapper aux poursuites d'Appollon, & qu'il donna son nom à cette île. Ce fut en mémoire de cet événement que les habitans élevèrent un temple à Appollon sur le haut du promontoire, & lui établirent un culte. Les ministres du dieu voulurent donner de la vogue à leur temple : ils publièrent queVénus, pour se guérir de son amour après la mort d'Adonis s'étoit, par le conseil d'Appollon, jetée du haut du rocher dans la mer. Il n'en falloit pas davantage pour donner à de jeunes insensés l'envie d'essayer du même rémède : on prit sans doute les précautions les plus sû-

res pour que les premières épreuves ne fussent pas mortelles; on commença par établir une fête en l'honneur d'Appollon, & l'on fit choix d'un criminel condamné à mort, que l'on obligeoit à se précipiter : on avoit l'attention d'attacher à ses habits des ailes d'oiseaux & même des oiseaux vivans qui le soutenoient en l'air & rendoient sa chûte plus douce; plusieurs petits bateaux, rangés autour du précipice, l'attendoient pour voler à son secours: quand on le retiroit des flots, on se contentoit de le bannir de l'île.

C'est en accoutumant peu à peu les yeux du peuple à ce spectacle, que les ministres d'Appollon eurent le barbare plaisir d'y attirer de toutes les villes de la Grèce une foule de malheu-

reux dont la mort étoit leur ouvrage. Qui pourroit lire de sang-froid toutes les supercheries qu'ils employoient pour assouvir leur insatiable cupidité aux dépens de la vie de tant d'innocentes victimes! comme ils profitoient de leurs dépouilles, ils ne leur accordoient pas le même secours qu'aux criminels: en se précipitant, elles n'étoient soutenues que sur les ailes de l'amour, aussi en périssoit-il beaucoup. Il est vrai que les amans qui en réchappoient, étoient réellement guéris, & cela sans doute par la révolution subite qu'ils éprouvoient. On cite entr'autres un certain Macès de la ville de Buthode, qui eut le surnom de *Roche-Blanche* pour avoir fait quatre fois le saut & avoir été autant de fois guéri

guéri de sa passion. On peut croire que si le remede n'eut jamais opéré, il n'eût pas été long-temps en crédit; l'épreuve étoit trop périlleuse pour en essayer; si l'on n'eût pas eu l'espérance de la guérison fondée sur des exemples incontestables.

Ménandre, dans un passage de sa comédie intitulée *la Leucadienne*, a prétendu que Sapho étoit la premiere qui se fût précipitée du haut de cette roche; mais cette assertion est démentie par les faits : voici ce passage, tel qu'il nous a été conservé par Strabon.

« C'est là que Sapho, qui voloit » après le superbe Phaon, cédant à la » violence de ses transports, vint la pre- » mière se précipiter du haut de cette » roche éclatante; mais ce fut, dieu

» puissant, qui êtes ici notre souve-
» rain, après y avoir été obligée en-
» vers vous par le vœu que vous avez
» prescrit! »

La grande célébrité de Sapho avoit dû sans doute faire oublier les noms des femmes qui l'avoient précédée; d'ailleurs Athénée & Aristoxene font mention d'un poëme de Stésicore sur la mort d'une fille appelée Calycé, qui ne pouvant résoudre le jeune Evathus à l'épouser, fut trouver à Leucade la fin de son amour & de sa vie.

L'histoire ne nous apprend pas que de tant de femmes qui ont fait le saut de Leucade, il s'en soit sauvé une seule; peut-être perdoient-elles la respiration avant d'être tombées, peut-être n'y avoit-il que les hommes

les plus vigoureux qui puſſent la conſerver.

Il ne nous reſte de Sapho que quelques fragmens parmi leſquels nous avons choiſi ceux qui nous ont paru les plus propres à intéreſſer & à donner une juſte idée des talens de leur auteur.

ODE I.

Sur la Rose.

S'il falloit une reine aux filles du printems,
Jupiter eût choisi la rose :
Voyez-la qui sourit, vermeille & demi-close;
C'est l'œil des prés fleuris, c'est l'amour de nos champs.

Son sein épanoui parfume le zéphyre,
Son charme s'insinue au fond de notre cœur ;
Il y répand une douce langueur :
C'est la volupté qu'on respire.

ODE II.

L'Etoile du soir.

Belle étoile du soir, digne ornement des cieux,
Tous les bienfaits que la nature
Prodigue à nos besoins, fait briller à nos yeux
C'est ton retour qui les procure.

Tu nous ramenes chaque jour
L'heure où Bacchus à nos banquets préside;
Et les momens plus doux que le discret amour
Ménage à la pudeur timide.

Tu fais rentrer le paisible troupeau,
Qui du loup ravisseur craint la dent meurtrière;
La fille qui joyeuse a quitté le hameau,
Tu la ramenes à sa mère.

Ces timides amans que Vénus a touchés ;
Qui brûlent d'être unis ensemble,
Et que l'éclat du jour avoit tenu cachés ;
C'est ton retour qui [illegible] rassemble ?

ODE III.

HEUREUX qui près de toi, pour toi seule soupire!
Qui jouit du plaisir de t'entendre parler,
Qui te voit quelquefois doucement lui sourire.
Les dieux, dans son bonheur, peuvent-ils l'égaler?

Je sens de veine en veine une subtile flamme
Courir par tout mon corps, sitôt que je te vois;
Et dans les doux transports où s'égare mon ame,
Je ne saurois trouver de langue ni de voix.
Un nuage confus se répand sur ma vue:
Je n'entends plus, je tombe en de douces langueurs;
Et pâle, sans haleine, interdite, éperdue,
Un frisson me saisit; je tremble, je me meurs.

ODE IV.

A une très-jeune fille.

Gardez-vous, jeune enfant, de marcher sur nos traces,
Et laissez à la main des Graces,
De vos appas naissans arrondir les contours.
Déja s'ouvre sur vous l'œil malin des amours.

Voyez-vous la pomme dorée!
Ce n'est qu'en mûrissant qu'elle peut s'embellir;
Les feux ardens du jour l'ont déja colorée,
Quand on aspire à la cueillir.

ODE V.

La lune au front d'argent & sa cour lumineuse

Echappent à mes yeux ;

D'un voile plus obscur la nuit silencieuse

Enveloppe les cieux.

Heure que j'attendois, qui dut m'être si chère,

Tu t'es évanouie, & je suis seule, ô dieux !

Je vais rester en proie au feu séditieux

Que n'appaisera point ma couche solitaire.

Il me trouble, il m'agite, il règne avec fureur,

Ce dieu jaloux qui trahit mon attente :

C'est un vautour attaché sur mon cœur ;

Contre lui, je le sens, la force est impuissante.

Vous me haïssez maintenant ;

Athis, une autre vous possède ;

Athis, votre cœur inconstant
S'est envolé vers Andromède.

Se peut-il qu'Andromède ait mérité ta foi ;
Qu'elle règne aujourd'hui dans ton ame enflammée !

Elle est moins sensible que moi :
Qu'a-t-elle fait, ô dieux ! pour être plus aimée !

EPITAPHE
DE THIMAS.

L'usage des Grecs étoit de se couper les cheveux & de les aller déposer sur le tombeau de leurs parens & de leurs amis les plus chers. Cet usage subsiste encore.

De la jeune Thimas, si chérie & si belle,
Vous voyez le tombeau.
Hélas ! le doux hymen n'avoit jamais pour elle
Allumé son flambeau.

Dans leur douleur vive & cruelle,
Ses compagnes ont, sans pitié,
Coupé ces tresses d'or, autrefois leur parure,
Et de sa froide sépulture
Ont fait l'autel de l'amitié.

ODE VI.

Dialogue entre Alcée & Sapho.

ALCÉE.

AIMABLE sœur des filles de mémoire,
J'aime ce front couronné par la gloire,
Siège de la candeur & de la vérité :
Votre œil, où brille la gaieté,
Sous sa longue paupière noire,
Appelle le plaisir, promet la volupté.

Vous dont le regard est si tendre,
Pourquoi vous armer de courroux ?
Tout prêt à vous parler, je tremble devant vous.....
Non, vous ne voulez pas m'entendre.

SAPHO.

Si vous ne formiez pas des projets insensés,
Votre langue éloquente eût-elle été captive ?
Aurois-je deviné la demande craintive
De vos regards embarrassés ?

Sans employer un langage si tendre,
Plus jeune, vous parleriez mieux:
Je verrois le plaisir éclater dans vos yeux,
Et j'en aurois, peut-être, à vous entendre.

ODE VII.

Sapho cherche à guérir Phaon de sa jalousie contre Alcée.

Placez-vous devant moi, cher amant ; je le veux :
Je veux vous voir, vous admirer encore ;
Laissez-moi puiser dans vos yeux
Ce charme si touchant, cette ame que j'adore.

Que vos regards tendres & satisfaits
M'offrent cet abandon que j'aime :
Ces rapides éclairs, & ces transports si vrais,
Où l'on touche au bonheur suprême !

Ah ! si vous brûlez de mes feux,
Si vous partagez mon ivresse,
Venez, mon jeune ami, je vais combler vos vœux.
Des roses du plaisir couronnons la jeunesse,
C'est l'instant du bonheur. Un vieillard amoureux,
Favori d'Appollon, m'appelle à d'autres nœuds.

Et martyr de l'amour, & n'osant le paroître,
Qu'il joigne en des efforts toujours injurieux,
Au desir de se rendre heureux,
Le tourment de ne pouvoir l'être.

Est-ce à toi d'envier sa gloire & ses accens?
Faut-il que son amour te cause de l'ombrage?
N'as-tu donc pas pour toi tous les dons du bel âge?
Lève ce front paré des graces du printems.

Le charme de tes yeux & leur tendre langage,
Enivrent de plaisir & mon ame & mes sens.
Tu crains des rivaux trop puissans;
Va, ma crainte est égale, & j'ai plus de courage.

Jalouses de mes feux, d'autres ont plus d'appas:
Leur haine conjurée, attachée à mes pas,
Et me calomnie & m'outrage.
Que m'importent leurs vains éclats?
Je veux les mériter, s'il se peut, davantage,
Et les oublier dans tes bras.

ODE VIII.

Hymne à Vénus.

DÉESSE, aux vrais amans si souvent favorable,
Vénus! toi dont la terre encense les autels,
Toi qui tends avec art le piège inévitable
Où tombent les mortels:

Tu laisses donc gémir Sapho désespérée?
Songe combien de fois, baissant sur moi les yeux,
Aux amoureux accens de ma lyre inspirée,
Tu descendis des cieux.

Vers moi, du haut Olympe où Jupiter réside,
Tu volois sur un char plus prompt que les éclairs:
Des passereaux légers l'aile brune & rapide
L'emportoit dans les airs.

Tu me cherchois alors, & ta bouche immortelle,

Qu'embellissoit toujours un sourire enchanteur,
Interrogeoit ma peine, & de mon cœur fidèle
Suspendoit la douleur.

« Dans tes vœux, ma Sapho, réponds moi, qui t'arrête ?
» Tes yeux auroient-ils vu quelque jeune orgueilleux ?
» Attends-tu que ma main fasse courber sa tête
» Sous ton joug amoureux ?

» S'il est dans l'univers un mortel qui te brave,
» Si le don de ton cœur est par lui dédaigné,
» Cet ingrat qui te fuit, je l'amène en esclave ;
» A tes pieds enchaîné. »

Hélas ! il en est temps, viens me rendre, ô déesse !
Et ces jours de ma gloire, & mes plaisirs passés :
A mon vainqueur superbe offre encor ma tendresse.
Qu'il m'aime, & c'est assez.

ODE IX.

A Phaon.

QUITTEZ pour un moment le trône des plaisirs,
Tendres sœurs de l'amour, ô graces ingénues!
De l'inconstant Phaon, compagnes assidues,
Portez-lui mes derniers soupirs.

Muses qui m'inspirez, Sirènes du Permesse,
Puisse égaler Sapho la douceur de vos chants!
Et vous, lyre plaintive, écho de ma tendresse,
Rendez les sons les plus touchans.

Quand le ciel orageux menace nos campagnes;
Quand les vents déchaînés soufflent avec fureur,
Le chêne qui s'élève au sommet des montagnes
Est moins agité que mon cœur.

Où sont-ils ces beaux jours, où mon ame charmée

Vit l'amant que j'adore à mes loix asservi ?
Jouir de son aspect, même sans être aimée,
Est un bonheur qu'on m'a ravi.

Trop crédule, & j'aimois ma rivale infidelle !
Et lorsqu'à mes bienfaits son cœur sembloit s'ouvrir,
J'ai reçu de sa main la blessure cruelle
Que mon trépas seul peut guérir.

N'importe, sois heureux au sein de ta maîtresse ;
Cher Phaon, tous les cœurs ne sont-ils pas à toi ?
Dans un calme profond goûte la douce ivresse
D'un bonheur qui n'est plus pour moi.

Mon sort fut de t'aimer, ton destin est de plaire.
À peine en ton printems, le front paré de fleurs,
Un jour tu conduisois une barque legère
Vers des rivages enchanteurs.

Cyprine, sous les traits d'une simple mortelle,
Par le fleuve arrêtée, imploroit ton secours :
Tu la reçus, les flots emportoient avec elle
Les ris, les graces, les amours.

A ton premier regard les amours accoururent,
Sur ta bouche à l'instant volèrent tous les ris ;
Et fieres de leur choix, les graces te reçurent
Parmi leurs plus chers favoris.

Ta beauté fut un don de la reconnoissance :
« Tendre enfant, dit Vénus, appui de mes autels,
» J'ai parfumé ton front d'une divine essence,
» Deviens le plus beau des mortels. »

L'amour en soupiroit ; j'approchai pour entendre.
Jaloux de surpasser ce prodige nouveau,
Il lance un trait & dit : « Sapho sera plus tendre
» Que le jeune Phaon n'est beau. »

Helas ! & tu me fuis dans ma douleur profonde !
Faut-il pour t'appaiser courir de mers en mers ?
Faut-il franchir les monts, les rochers, les déserts,
Et voler aux bornes du monde ?

Parle : & dans les dangers précipitant mes pas,
Heureuse d'obéir & de suivre tes traces,
J'irai te dérober la ceinture des graces,
Pour mieux t'enchaîner dans mes bras.

Nos lèvres vont unir nos ames incertaines ;
Ton cœur va battre encore appuyé sur mon cœur.
Ta volupté m'enivre, & je sens dans mes veines
Courir sa dévorante ardeur.

Malheureuse ! ah ! reviens d'une erreur qui te flatte,

Au défaut du bonheur, cherche au moins le repos ;
C'eſt ici qu'il t'attend : le rocher de Leucate
Peut ſeul mettre un terme à tes maux.

ANACRÉON.

Ce poëte que Greſſet appelle *le Neſtor du galant rivage*, *le patriarche des amours*, étoit de Théos, ville & port d'Ionie. Il naquit vers la ſeconde année de la cinquante-cinquième olympiade, environ cinq cents ans avant l'ère chrétienne; les écrivains varient ſur le nom de ſon père; ſa mère ſe nommoit Eétia.

Nous n'avons que très-peu de détails ſur la vie d'Anacréon: on s'accorde à le regarder comme un aimable épicurien dont le plaiſir étoit l'unique affaire: il ne donnoit aux muſes que le temps qu'il déroboit à la volupté, & ſes poéſies ne ſont autre choſe que le fruit de ſes heureuſes diſtractions.

Polycrate, tyran de Samos, ce prince

voluptueux & philosophe, né pour apprécier & honorer les arts, les lettres & les talens, voulut attirer Anacréon à sa cour. Le poëte hésite quelque temps; mais entraîné par les grandes qualités de Polycrate, il quitte Abdère & s'embarque pour Samos. Le tyran le reçut avec la plus grande distinction & avec toutes les marques de la plus vive amitié. Il lui envoya quelque temps après son arrivée cinq talens d'or; Anacréon n'ayant pu se livrer au sommeil pendant deux nuits à cause de cette somme, la renvoya le lendemain en prononçant ces mots remarquables : *Il faut absolument mépriser & dédaigner tout ce qui peut contenir le germe du chagrin & de l'inquiétude.*

Polycrate goûtoit la société d'Anacréon,

créon, & entendoit avec plaisir la lecture de ses poésies. Il l'admit dans son intimité, le combla de ses bienfaits; on prétend même que notre poëte rendit le tyran plus doux, plus sociable, plus humain, & qu'il contribua beaucoup à diminuer son faste & sa hauteur.

Anacréon étoit recherché par tout ce qu'il y avoit de grand dans son siècle: Hipparque lui envoya une galère à cinquante rames, & des présens magnifiques. Anacréon se rendit à la cour de ce prince, où il resta près de sept ans, jouissant de tous les avantages & de tous les agrémens d'une vie délicieuse : aussi préféroit-il Athènes à toute autre ville de la Grèce. Les liaisons qu'il avoit formées dans cette capitale de l'Attique ne devoient pas peu

contribuer à cette préférence : pendant le séjour qu'il y fit, il eut pour amis intimes Polycrate, Hipparque, Pythagore, le médecin Démocède, Simonide, Chérile & plusieurs autres grands hommes.

Quelque temps avant la mort d'Hipparque, Anacréon, âgé de quarante-quatre ans, s'en retourna dans sa patrie. Une maison de campagne située aux portes de la ville faisoit ses délices ; elle étoit dans la plus belle position : on découvroit la mer Egée & l'on dominoit en même temps sur plusieurs îles éparses çà & là dans les environs. C'est dans cet asyle que notre poëte goûtoit en paix le calme & la tranquillité de la vie champêtre, lorsqu'il partit pour se rendre à Théos : il n'étoit suivi

que d'un ſeul domeſtique & d'un chien très-fidèle. Le domeſtique, preſſé par un beſoin, s'éloigne de la grande route, & revient enſuite rejoindre ſon maître; mais il oublie de reprendre le ſac qui renfermoit l'argent; Anacréon continue de marcher ſans s'appercevoir que le chien ne le ſuivoit plus. Arrivé à Théos il ne trouve point ſon argent, & ne peut terminer ſes affaires. Peu de jours après il reprend le chemin de ſa maiſon de campagne, & lorſqu'il paſſoit vis-à-vis de l'endroit où ſon domeſtique s'étoit arrêté, le chien l'apperçoit, court au devant de lui, le conduit auprès du ſac, & meurt victime de ſa vigilance & de ſa fidélité. Jean Tretzès rapporte cette anecdote dont nous ne prétendons pas garantir la vé-

rité ; cependant plusieurs faits de la même nature attestent au moins qu'elle est vraisemblable, & elle est d'un intérêt trop touchant pour ne pas mériter d'être conservée.

Anacréon avoit l'esprit enjoué, l'imagination riche & fleurie, le cœur peut-être plus voluptueux que tendre. Il parvint à une extrême vieillesse. On rapporte que dans ses dernières années il se nourrissoit de raisins secs, & qu'un pepin s'étant arrêté dans son gosier, le suffoqua. Cette fin n'est guère probable, à moins qu'on ne suppose qu'elle fut l'effet d'une toux violente occasionnée par le pepin auquel on l'attribue.

On prétend qu'Anacréon mourut à quatre-vingt-cinq ans. Sa pompe funèbre fut magnifique : on lui éleva un

tombeau & une ſtatue à Théos. Souvent, dans ſa patrie, on trouvoit des tableaux & des médailles qui le repréſentoient. Du temps de Pauſanias on voyoit encore au milieu de la citadelle d'Athènes, la ſtatue de ce poëte, placée à côté de celle de Périclès & de Xantippe.

D'après les médailles antiques on reconnoît qu'Anacréon avoit une phyſionomie fine, délicate, avec une certaine gravité mêlée d'une douceur aimable & d'une candeur ingénue. Il étoit impoſſible de ne pas aimer Anacréon.

Ce poëte compoſa des chanſons à boire, des pièces érotiques, des élégies, des hymnes, des épigrammes, des poéſies anacréontiques ainſi appelées du nom de leur auteur, un poëme ſur l'amour d'Ulyſſe, un autre intitulé la

ſonge. Il avoit encore fait des vers ſur la médecine, &c.

Ses odes ſeules & quelques épigrammes parvenues juſqu'à nous, ſuffiſent pour l'immortaliſer. La joie, le plaiſir & la volupté préſidoient à toutes les compoſitions de ce poëte gracieux. Tous ſes vers prouvent qu'il ne conſultoit que ſon cœur & la nature; ſa morale eſt enjouée & badine: ſes allégories ſont agréables & bien imaginées; il cache ſes leçons ſous les fleurs; il moraliſe au milieu des verres, des danſes, des ris & des jeux. Jamais vieillard ne fut plus aimable & plus ſenſé; c'eſt un philoſophe charmant qui débite d'excellentes maximes en cueillant des roſes & en s'abreuvant d'un vin délicieux, avec quelques amis choiſis.

C'est ainsi que nous le peignent tous les auteurs. « Le style d'Anacréon, dit » Gravina, est simple, sans faste & » fait pour son génie ; telles sont ses » odes, dont la négligence est plus » aimable & plus difficile à saisir que » les plus beaux ornemens. Il semble » que tout ce qu'il dit ne peut ni ne » doit se dire autrement ; il n'a nulle » pompe, & l'on ne s'apperçoit pas » qu'il en manque ; tout semble sor- » tir de sa plume sans effort, mais » quelque effort que l'on fasse, on ne » sauroit l'égaler. Il est vif, aimable » sans art, sage ; mais sans apparence » de doctrine. Dans ses jeux, ses ba- » dinages & ses petits contes, il » mêle plus de morale que ne feroit » un autre en se piquant de philosophie.

L'abbé Batteux en fait un portrait aussi séduisant, & peut-être plus ingénieux : voici comme il s'exprime au sujet d'Anacréon. « Il étoit savant dans » l'art de plaire.... il n'ignoroit pas » combien il est important de mêler » l'utile à l'agréable. Les autres poë- » tes jettent des roses sur leurs préceptes » pour en cacher la dureté ; lui, par » un rafinement de délicatesse, met- » toit des leçons au milieu des ro- » ses : il savoit que les plus belles » images, quand elles ne nous appren- » nent rien, ont une certaine fadeur » qui laisse après elles le dégoût ; & » que si la sagesse a besoin d'être » égayée par un peu de folie, la folie, » à son tour, doit être assaisonnée » d'un peu de sagesse. »

ODES D'ANACRÉON.

ODE I.

Sur sa Lyre.

Je veux chanter les Atrides, je veux chanter Cadmus; mais les cordes de ma lyre ne résonnent que l'amour. Un jour je démontai ma lyre, je changeai les cordes; je chantai les travaux d'Hercule, & ma lyre rebelle ne respiroit que l'amour. Héros, je vous dis adieu pour jamais, ma lyre ne veut chanter que les amours.

ODE II.

L'Amour mouillé.

DERNIÈREMENT au milieu de la nuit, lorsque l'ourse tourne sous la main du Bootes, & que tous les hommés accablés de fatigue s'abandonnent au repòs, l'amour survenant tout-à-coup, heurte à ma porte. Qui frappe, m'écriai-je? vous allez troubler mes songes. Ouvre, répond l'amour, ne crains rien; je suis un jeune enfant tout mouillé, égaré dans l'obscurité de la nuit. Touché de ce discours, j'allume aussitôt ma lampe, j'ouvre, j'apperçois un enfant portant un arc, un carquois & des ailes. Je l'approche du feu; je réchauffe ses mains dans les miennes, & j'exprime l'eau de ses cheveux

humides. A peine étoit-il réchauffé qu'il dit : Essayons mon arc, & voyons si la pluie ne l'a point endommagé. Il le tend, me lance un trait cruel au fond du cœur, saute en éclatant de rire, & me dit : Félicite-moi, mon hôte, mon arc est en bon état, mais ton cœur est bien malade.

Cette ode est une des plus belles d'Anacréon ; rien de plus ingénieux & de plus agréable. Elle a été traduite en vers par l'inimitable Lafontaine. Cette version est un chef-d'œuvre de délicatesse & de naïveté.

J'étois couché mollement,
Et, contre mon ordinaire,
Je dormois tranquillement,
Quand un enfant s'en vint faire

A ma porte quelque bruit.
Le vent, le froid & l'orage
Contre l'enfant faisoient rage.
Ouvrez, dit-il, je suis nu.
Moi, charitable & bon homme,
J'ouvre au pauvre morfondu,
Et m'enquiers comme il se nomme.
Je te le dirai tantôt,
Répartit-il, car il faut
Qu'auparavant je m'essuie.
J'allume aussitôt du feu:
Lui regarde si la pluie
N'a point gâté quelque peu
Un arc dont je me méfie.
Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prends les doigts,
Les réchauffe, & dans moi-même
Je dis: Pourquoi craindre tant?
Que peut-il? c'est un enfant.

. . . .

L'enfant, d'un air enjoué,

Ayant

Ayant un peu ſecoüé
Les pièces de ſon armure,
Et ſa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur,
Qu'il me lance au fond du cœur.
Voilà, dit-il, pour ta peine;
Souviens-toi bien de Climène,
Et de l'Amour : c'eſt mon nom.
Ah! je vous connois, lui dis-je.
Ingrat & cruel garçon,
Faut-il que, qui vous oblige,
Soit traité de la façon?
L'Amour fit une gambade,
Et le petit ſcélérat
Me dit : Pauvre camarade,
Mon arc eſt en bon état,
Mais ton cœur eſt bien malade.

ODE III.

ENIVRÉ d'un charmant délire,
Sur ce lit de myrthes jonché,
Je veux, nonchalamment couché,
Boire, aimer, folâtrer & rire.
Amour! enfant tendre & badin,
Viens, la chevelure treffée,
Et l'écharpe en nœud retrouffée,
Me verfer de ce jus divin.
Les ris ne feront plus d'ufage
Dans le féjour du monument.
La vie, hélas! n'eft qu'un moment,
Le char qui fuit en eft l'image.
A quoi bon ces dons fuperflus,
Dont on prétend charger ma tombe?
Amis, quand je ne ferai plus,
Qu'aurai-je befoin d'hécatombe?
Cependant couronnés de fleurs,
Goûtons ces parfums enchanteurs.
Et toi qui m'as fait voir Silvie,

Amour, conduis-la sur ces bords.
Je veux, avant de voir les morts,
Jouir du plaisir de la vie.

ODE IV.

La terre bôit la pluie : les arbres pompent ſes ſucs ; la mer engloutit les fleuves ; le ſoleil boit la mer, & la lune boit les feux du ſoleil. Pourquoi donc me contrarier, ô mes amis ! quand je veux boire ?

ODE V.

NIOBÉ fut changée en rocher fur les monts phrygiens; la fille de Pandion métamorphofée en hirondelle, fendit les airs. Pour moi, que ne fuis-je ton miroir? tu me fixerois fans ceffe! Ta tunique, tu me porterois toujours! Je voudrois être l'onde pure où tu viens baigner ton beau corps! Que ne fuis-je les parfums dont tu te fers! la bandelette qui preffe ton fein! l'ornement de ton col! Jeune beauté! que ne fuis-je au moins ta chauffure, tu me prefferois de tes pieds délicats.

Cette pièce a été très-heureufement imitée en vers françois.

Que ne fuis-je la fougère,
Où, fur le foir d'un beau jour,

Se repose ma bergère
Sous la garde de l'amour ?

Que ne suis-je le zéphyre,
Qui caresse ses appas!
L'air que sa bouche respire,
La fleur qui naît sous ses pas ?

Que ne suis-je l'onde pure
Qui la reçoit dans son sein ?
Que ne suis-je la parure
Qu'elle met sortant du bain ?

Que ne suis-je cette glace
Où ses charmes répétés,
Offrent à l'œil une grace
Qui sourit à ses beautés ?

Que ne suis-je la fauvette,
Qu'avec plaisir elle instruit;
Et qui sans cesse répete :
Baisez, baisez jour & nuit ?

Les dieux qui m'ont donné l'être,
M'ont fait trop ambitieux ;
Car enfin je voudrois être
Tout ce qui plaît à tes yeux.

ODE VI.

BACCHUS bannit tous mes chagrins quand j'ai bu ; je crois poſſéder les tréſors de Créſus, & je chante des airs agréables. Couché mollement la tête couronnée de lierre, je dédaigne tout l'univers. Allez combattre : pour moi je veux boire. Vîte, que l'on m'apporte une coupe ; j'aime mieux perdre la raiſon que la vie.

ODE VII.

Sur une coupe d'argent.

PUISSANT Dieu de Lemnos, Vulcain, façonne-moi une coupe d'argent; qu'elle ſoit large & profonde. Ne grave deſſus ni les aſtres, ni les Bootes; ni les Pleïades, ni Mars armé de ſa cuiraſſe, ni les combats ſanglans. Que m'importent les aſtres, Mars & les combats? Repréſente plutôt Bacchus chancelant; des vignes flexibles; des pampres verdoyans; des grappes vermeilles; des branches errantes de lierre, & l'Amour dardant de tous côtés ſes feux

ODE VIII.

Portrait de sa Maîtresse.

PEINTRE fameux, peintre incomparable dans cet art cultivé à Rhodes, peins, d'après mon récit, ma maîtresse absente : peins ses beaux cheveux noirs, ondoyans ; qu'ils paroissent exhaler, s'il est possible, les plus doux parfums. Trace sous l'ébène de ses cheveux, un grand front d'ivoire ; ne sépare ni ne confonds ses sourcils ; qu'ils naissent & se terminent par un arc imperceptible ; peins ses paupières noires, ses yeux bleus, tels que les a Minerve ; qu'ils brillent d'une humide flamme comme ceux de Vénus. Pour peindre le nez & les joues, mêle la blancheur

du lait, à la fraîcheur, à l'éclat de la rose; que ses lèvres invitent, appellent le baiser; que les graces voltigent sur son menton délicat, autour de son col d'albâtre; enfin, couvre son beau corps d'une robe de couleur purpurine; laisse à travers échapper quelques attraits, qui fassent juger de la beauté de ceux qu'on ne voit pas. Finis: c'est ma maîtresse elle-même. O portrait enchanteur! tu vas parler.

ODE IX.

L'Amour enchaîné par les Muses.

Du volage dieu d'amour,
Les muses cherchoient les traces;
La plus jeune, l'autre jour,
Le surprit dans un détour.
Aussitôt aux pieds des graces
Fut enchaîné ce mutin.
Vénus, triste & vagabonde,
Va, sa rançon à la main,
Et le cherche, mais en vain,
Au ciel, sur la terre & sur l'onde.
De sa prison enchanté,
Au nœud charmant qui l'engage,
Par son choix même arrêté,
Il trouve son esclavage
Plus doux que sa liberté

ODE X.

A une jeune fille.

NE me fuyez pas à cauſe de mes cheveux blancs ; ne dédaignez pas mon amour, parce que toute la fleur de la jeuneſſe brille ſur votre viſage. Conſidérez combien les lis éclatans, mêlés avec les roſes, forment une couronne agréable.

Il eſt vrai que la vieilleſſe
A fait blanchir mes cheveux :
Mais de la vive jeuneſſe
J'ai ſu conſerver les feux.
Ah ! malgré tout l'avantage
Que vous donne le bel âge,
Venez ; uniſſons nos cœurs :
Dans ces couronnes de fleurs

Voyez avec quelle graee,
Belle Eucharis,
Une rofe s'entrelace
Avec les lis.

ODE XI.

L'Amour piqué par une abeille.

Un jour Cupidon n'apperçut pas une abeille endormie au milieu d'un buiſſon de roſes : il en fut piqué au doigt ; il reſſent une vive douleur, pouſſe des cris, court vers la belle Vénus. Je ſuis perdu, ma mère ! je ſuis perdu ! je me meurs ! un petit ſerpent ailé, que les laboureurs nomment abeille, vient de me bleſſer. -- Si l'aiguillon d'une petite abeille cauſe tant de douleur, juge par là, mon fils, de la bleſſure que font tes traits.

Nous joindrons à cette petite pièce, dont la fiction eſt très-ingénieuſe, une cantate charmante de mademoiſelle de

Louvencourt; elle est également intitulée, *l'Amour piqué par une abeille.*

Dans les jardins enchantés de Cythère,
Vénus rassembloit les amours;
La froide indifférence & la raison févère
De ces aimables lieux, font bannis pour toujours.
Mille amans fortunés, conduits par la confstance,
Y reçoivent le prix des vœux qu'ils ont offerts;
Et tout y ressent la présence
Du dieu charmant qu'adore l'univers.
Sous les loix de la jeune Flore,
Un éternel printemps enchaîne les zéphyrs,
& les fleurs qu'on y voit éclore,
Sont l'ouvrage de leurs soupirs.
Les ruisseaux amoureux mêlent leur doux murmure
Aux concerts des oiseaux qui chantent nuit & jour;
Le soleil y répand une clarté plus pure,

Qu'il emprunte des feux que lui prête l'amour.
Tandis que les amours, dans ces jardins épars,
Moissonnent du printemps la richesse éclatante ;
Une rose naissante,
Du tendre amour arrête les regards :
Rien n'est si beau que vous, dit-il, dans ce bocage;
Jeune rose pleine d'appas,
Si d'autres fleurs naissent dans ces climats,
C'est pour vous rendre un doux hommage.

. . . .

Qu'à votre gloire tout conspire ;
Faites l'ornement du printemps :
Formez dans l'amoureux empire
Les chaînes des heureux amans :
Parez les graces immortelles
Qui suivent la mere d'amour.
Rendez à la beauté, par un juste retour,
Encor des armes nouvelles.
L'amour charmé cède au desir pressant
De cueillir une fleur si belle ;
Mais dans le même instant une abeille cruelle

Ose blesser ce dieu charman.
Je me meurs, je succombe à ma douleur mortelle,
Dit à Vénus, l'amour en soupirant!
Vénus sourit de sa douleur amère,
Elle guérit bientôt sa blessure legère,
Et par ces mots appaise son tourment:
Charmant vainqueur, tu nous exposes
A des maux cent fois plus cuisans;
Et par les peines que tu sens,
Juge des maux que tu nous causes!
Tes traits, puissant dieu des amours,
Font ressentir des peines plus cruelles;
Ils portent dans les cœurs mille atteintes mortelles
Que tu ne guéris pas toujours.

ODE XII.

Sur un Songe.

Je croyois dans un ſonge avoir des ailes, & courir avec rapidité. L'amour, malgré le plomb qui chargeoit ſes pieds délicats, me pourſuivoit & bientôt m'atteignit. Que peut me préſager un tel ſonge ? mon cœur léger & volage va-t-il être enchaîné pour toujours ?

A l'âge de dix-ſept ans, mademoiſelle Potar Dulu compoſa une ode anacréontique, intitulée *le Songe* : elle eſt bien faite & n'a de commun que le titre avec celle d'Anacréon ; mais elle eſt peu connue, & nous croyons que nos lecteurs nous ſauront gré de la joindre ici.

A L'OMBRE d'un myrthe assise,
Je m'endormis l'autre jour;
Quel sommeil! quelle surprise!
Je vis en songe l'amour.

Qu'il me paroissoit aimable!
Mon cœur en fut enchanté;
Il n'avoit de redoutable,
Que son nom & sa beauté.

Les zéphyrs de leurs haleines
Agitoient ses beaux cheveux;
Il me les offroit pour chaînes,
Si je brûlois de ses feux.

Ses yeux sûrs de leurs charmes,
Etoient vifs avec langueur;
Lui falloit-il d'autres armes,
Pour dompter un jeune cœur

Sa main droite étoit armée
D'une lyre & d'un carquois:
Vois, dit-il, ta destinée,
Choisis, chante, ou suis mes loix.

Prends ma lyre, & dans les ames
Fais brûler mes feux vainqueurs;
Sauve-toi par-là des flammes
Dont je brûle tous les cœurs.

Je fus long-temps incertaine;
Mais, cédant à son desir,
Je pris la lyre avec peine,
Et je dis avec un soupir:

S'il étoit sous ton empire
Un mortel semblable à toi,
Je briserois cette lyre;
Elle exige trop de moi.

S'il faut qu'un jour je te chante,
Le temps n'en est pas venu;
Faut-il donc, pour qu'on te vante,
Ne t'avoir jamais connu?

Reprends ton présent funeste;
Laisse-moi, lui dis-je encor;
Mais vers la voûte céleste,
Il avoit pris son essor.

Ainsi, fatale victime
De ses dangereux bienfaits,
Je le chante quand je rime,
Sans savoir ce que je fais.

Bergères, craignez vos songes,
Quand vos sens en sont flattés;
L'amour des plus doux mensonges,
Fait des tristes vérités.

PINDARE.

C'EST à Pindare que commence le quatrième âge de la poésie chez les Grecs : ce prince des poëtes lyriques naquit à Thèbes, capitale de la Béotie, vers l'an 500 avant l'ère chrétienne. Il étoit moins âgé de 25 ans qu'Eschile, le créateur de l'art tragique ; il eut pour maître en poésie Lasus d'Hermione, & une dame grecque, nommée Myrtis. Dans la suite cette dernière étant entrée en concurrence avec son élève pour la poésie lyrique, elle fut vaincue. Corinne, sortie de la même école, fut plus heureuse : elle osa disputer le prix à Pindare, & le vainquit jusqu'à cinq fois. Il jouissoit de la plus grande réputation, lorsque Xerxès tenta d'en-

vahir la Grèce. Contemporain des Ariſtide, des Thémiſtocle, des Périclès, des Sophocle, des Euripide, des Phidias, des Simonide; Pindare vivoit au commencement de ce beau ſiècle, que la poéſie, l'éloquence, la ſculpture, la peinture, la politeſſe & l'art de la guerre rendirent le modèle de tous les ſiècles à venir.

Le nom de Pindare devint bientôt célèbre dans toute la Grèce; on lui rendit des honneurs divins, & il participoit aux offrandes qu'on faiſoit aux immortels. La Pythie commanda aux habitans de Delphes de lui donner tous les ans une portion des prémices offerts ſur les autels d'Apollon, & il y avoit dans ſon temple un marche-pied deſtiné pour Pindare. C'étoit ſur ce ſiège

qu'il chantoit ſes vers en l'honneur du dieu de la lumière.

Les Thébains étoient jaloux des louanges qu'il prodiguoit aux Athéniens, leurs ennemis mortels. Pindare ayant offenſé légèrement l'Etat, les magiſtrats ſaiſirent cette occaſion pour ſe venger; ils le condamnèrent à une amende conſidérable. Athènes indignée du peu d'indulgence qu'on avoit pour ce grand homme, lui donna une ſomme d'argent beaucoup plus forte que celle qu'il venoit de payer à ſes injuſtes concitoyens, & lui érigea une magnifique ſtatue.

Il fut accueilli & recherché des princes & des rois. Hiéron, roi de Syracuſe, fut ſon protecteur le plus déclaré; il avoit remporté pluſieurs victoires

dans les jeux de la Grèce; le poëte employa sa muse à les célébrer : il abandonna Thèbes pour aller à la cour de ce prince, où il jouît d'une honnête aisance & d'une vie douce & tranquille.

On dit qu'ayant prié les dieux de lui accorder le plus grand bonheur que l'homme puisse goûter, il mourut sur le champ au théâtre, appuyé sur les genoux d'un enfant qu'il aimoit.

Pausanias nous apprend que quelques jours avant sa mort, Proserpine lui apparut en songe, & se plaignit d'être la seule divinité qu'il n'eût pas célébrée dans ses vers ; mais, ajouta-t-elle, j'aurai mon tour quand je vous tiendrai ; il faudra bien que vous fassiez aussi un cantique en mon honneur.

Pindare ne vécut pas dix jours après ce ſonge. Il y avoit à Thèbes une femme vénérable, parente du poëte, & qui chantoit fort bien ſes odes : une nuit qu'elle dormoit, elle vit en ſonge Pindare qui lui chanta un cantique qu'il avoit fait pour Proſerpine. Cette femme à ſon reveil ſe rappela le cantique & le mit par écrit.

Alexandre ravageant Thèbes plus de cent ans après la mort de Pindare, ordonna de reſpecter l'aſyle & la poſtérité de ce poëte; & long-temps avant Alexandre, les Lacédémoniens ayant mis le feu à cette capitale, épargnèrent auſſi la maiſon de Pindare, qu'ils reconnurent à cette inſcription : *C'eſt ici la maiſon de Pindare, ne la brûlez point.*

Dans les fêtes Théoxéniennes, ſes

descendans jouissoient encore, du temps de Plutarque, du privilège de recevoir la meilleure portion des victimes sacrifiées.

Nous avons perdu une très-grande partie des productions de ce poëte célèbre. Il avoit composé des élégies, des dithyrambes, des tragédies, &c. De tous ces ouvrages, il ne nous est resté que quatre livres d'odes ou hymnes à la louange des athlètes fameux couronnés dans les jeux *Olympiques* (a), *Pythiques* (b), *Néméens* (c), & *Isthmiques* (d).

(a) Jeux institués en l'honneur de *Jupiter Olympien*.

(b) Jeux institués en l'honneur d'*Apollon*, vainqueur du serpent *Python*.

(c) Jeux institués en l'honneur d'*Hercule*, vainqueur du lion de *Némée*.

(d) Jeux institués par *Thésée* en l'honneur de *Neptune*.

On ſait quelle gloire rejailliſſoit ſur celui qui étoit chanté par Pindare. La palme olympique flattoit moins le vainqueur, que les vers de ce fameux lyrique.

Pythée ayant remporté la victoire aux jeux Néméens, ſes amis offrirent à Pindare une ſomme immenſe pour le célebrer dans ſes hymnes. Le poëte la refuſa, en leur faiſant entendre qu'avec cet argent ils pourroient élever une ſtatue à Pythée; mais il fut déſarmé lorſqu'ils lui répliquèrent que ſes ouvrages feroient plutôt paſſer à la poſtérité le nom de leur ami, qu'un vain métal que le temps dévoreroit tôt ou tard.

Il n'eſt aucun poëte dans le genre lyrique, qui poſſede, comme Pindare, le ſublime de l'expreſſion & de la penſée.

Jamais homme ne réunît à un aussi suprême degré la grandeur dans le dessin & la hardiesse dans les images & dans le style. Ses expressions sont énergiques, ses traits frappans, ses métaphores audacieuses, sa marche fière & rapide, ses cadences nombreuses, ses tours harmonieux, son élocution magnifique, précipitée & impétueuse. On trouve dans ses écrits de l'abondance, de la verve & des pensées d'une hauteur divine. Il étonne, ravit & enlève l'ame hors d'elle-même. Il a dans sa main, comme le dit *Bacon*, un sceptre impérieux avec lequel il frappe les esprits. Horace le compare à un fleuve impétueux & profond, qui, grossi par les pluies, précipite du haut d'une montagne ses flots écumeux; & Pope

nous le repréſente comme fatigué par le génie de la poéſie, promenant rapidement ſes doigts ſur ſa lyre d'argent.

Tel eſt en effet le vrai caractère de Pindare, & telle eſt encore la ſource des reproches qu'on lui a faits. Faute de connoître le vrai génie de l'ode, & de ſavoir que l'enthouſiaſme eſt auſſi néceſſaire au poëte que les ailes à l'aigle altier, on s'eſt fait de petites idées de la poéſie lyrique. Des eſprits froids & compaſſés ont accuſé Pindare de s'abandonner à ſes tranſports; de donner une trop grande étendue à ſes digreſſions, d'être poſſédé du démon de la poéſie, plutôt que de ſuivre pour loi la raiſon, de ſe permettre enfin des digreſſions ſi fréquentes, des écarts

ſi nombreux, que ſes poéſies en deviennent obſcures. On a été même juſqu'à le regarder comme une cervelle *délirante*. D'après ces idées, beaucoup de perſonnes ne peuvent plus goûter la poéſie lyrique. Les *Pindare*, les *Horace*, les *Chiabrera*, les *Rouſſeau*, n'ont point l'art de les émouvoir. De là l'abandon d'un genre dans lequel le talent propre à réuſſir ne peut ſe flatter du ſuccès; de là, ces odes froides & méthodiques indignes du nom qu'on leur donne, & que rien ne peut ſauver de l'éternel oubli.

« Le nom de Pindare, dit l'Abbé » le Batteux, porte avec lui l'idée de » tranſports, d'écarts, de déſordre, » de digreſſions lyriques : cependant » ce poëte ſort beaucoup moins de

» ses sujets qu'on ne le croit commu-
» nément. La gloire des héros qu'il
» a célébrés, n'étoit point une gloire
» propre à chaque vainqueur ; elle ap-
» partenoit de plein droit à sa famil-
» le, & plus encore à la ville dont il
» étoit citoyen. On disoit : *Une telle*
» *ville a remporté le prix de la course*
» *aux jeux olympiques*. Ainsi lorsque
» Pindare rappeloit des traits anciens,
» soit des aïeux, soit de la patrie du vain-
» queur, c'étoit moins un égarement
» du poëte, qu'un effet de son art. »

Maintenant nous allons choisir parmi les odes qui nous restent de ce poëte, celles qui nous paroîtront les plus propres à faire connoître son caractère & son génie.

ODE I.

Du Livre des Olympiques.

A HIÉRON, roi de Syracuſe, vainqueur à la courſe équeſtre.

ARGUMENT.

Cette Ode commence par l'éloge des jeux olympiques, que le poëte compare à ce qu'il y a de meilleur & de plus éclatant dans la nature; il paſſe à ſon héros, dont il loue la ſageſſe, la juſtice, & l'amour pour les beaux arts. Il fait l'éloge de Piſe où ſe donnoient ces combats, du cheval d'Hiéron qui vient d'y remporter la victoire: de là il paſſe à l'hiſtoire de Tantale & de Pélops. Ce morceau qui paroît un écart détaché du ſujet, y a pourtant un rapport eſſentiel, puiſque

Pélops est regardé comme le restaurateur des jeux olympiques. Il revient à Hiéron, à qui il donne d'un côté les plus grands éloges, & de l'autre les plus solides instructions.

L'EAU sans doute est le premier des élémens. L'or brille entre les superbes richesses, comme une flamme éclatante dans les ombres de la nuit. Mais, ô mon esprit ! ne cherche point dans les vastes déserts de l'espace un astre plus lumineux que le soleil; ni sur la terre, si tu veux chanter les combats, de jeux plus illustres que ceux d'Olympie. C'est là que les vrais poëtes viennent puiser le sujet des hymnes qu'ils chantent en l'honneur du fils de Saturne dans le riche palais d'Hiéron.

Ce prince qui gouverne ſous un ſceptre équitable les peuples de l'opulente Sicile, cueille la plus pure fleur de toutes les vertus. Il ſe fait un noble plaiſir de ce que la muſique a de plus exquis; il aime ces vers mélodieux que nous chantons autour d'une table chérie.

Prends la lyre, monte-la ſur le mode Dorien; & ſi la magnificence de Piſe & l'ardeur de Phérénice t'ont inſpiré les plus doux tranſports, lorſque ce généreux courſier voloit ſur les bords de l'Alphée, & portoit ſon maître aux pieds de la victoire; chante le roi de Syracuſe, l'ornement de nos courſes équeſtres. La gloire qu'il s'y eſt acquiſe répand ſes rayons ſur toute la colonie de Pélops, cette colonie ſi féconde en héros.

Son

Son fondateur venu de Lydie, fut aimé du dieu dont l'humide empire embraſſe l'univers. Combien l'on publie de merveilles ! qu'il arrive ſouvent qu'un agréable tiſſu de menſonges frappe les eſprits plus que la vérité ! Le charme ſéduiſant de la poéſie accrédite ſouvent le faux, & donne un air de vraiſemblance à de vaines fictions ; mais le temps eſt un témoin incorruptible qui tôt ou tard dépoſe en faveur de la vérité.

Si nous oſons parler des dieux, n'en parlons qu'avec le reſpect qui convient à leur nature immortelle ; notre audace en ſera moins coupable. Fils de Tantale ! je vais dementir les fables que les anciens poëtes ont publiées ſur vous.

Lorſque votre père, admis à la table des dieux, les reçut à ſon tour dans l'aimable ſéjour de Sipyle, & leur ſervit un feſtin religieux; le dieu qui porte le trident... vous tranſporta ſur un char ſuperbe dans le palais de l'Olympe, pour y tenir auprès de lui la même place que Ganimède tenoit auprès de Jupiter.

Lorſque vous eutes diſparu & que ceux qui vous cherchoient ne purent, malgré leurs ſoins empreſſés, vous ramener à votre mère, des voiſins jaloux répandirent ſourdement qu'un fer tranchant vous avoit coupé par morceaux, & que vos membres ſanglans, jetés dans l'eau bouillante, avoient ſervi de nourriture à la troupe céleſte.

Quelle abſurde impitié d'accuſer

d'intempérance quelqu'un des immortels ! Loin de moi cette fable téméraire ! de pareils blasphêmes n'échappent jamais à la vengeance divine. Si les habitans de l'Olympe ont comblé d'honneurs un mortel, ce fut ce même Tantale ; mais il ne put soutenir le poids de son bonheur ; Son insolence attira sur lui les plus affreuses disgraces. Jupiter suspendit sur ce fils coupable un énorme rocher ; occupé sans cesse à l'écarter de sa tête, il ne peut goûter le moindre repos.

Ainsi Tantale traîne au milieu des alarmes une vie éternellement malheureuse. C'est là l'un des quatre supplices qu'il éprouve pour avoir dérobé le nectar & l'ambroisie, sources de l'immortalité, & pour en avoir fait

part aux humains qu'il recevoit à ſa table. Si quelque mortel ſe flatte de cacher ſes actions aux dieux, il s'aveugle lui-même.

Les dieux renvoyèrent Pélops parmi la race des hommes dont la vie eſt ſi courte. Parvenu à la fleur de l'âge, lorſqu'un tendre duvet commença d'ombrager ſon menton, il s'occupa de l'hymen que lui réſervoient les deſtins. Il forma le projet de ravir au roi de Piſe ſon illuſtre fille Hippodamie.

Il s'avance ſeul pendant la nuit aux bords de la mer; là, il invoque le dieu bruyant qui règne ſur les flots. Neptune paroît: « Grand dieu, lui dit ce héros, ſi les dons de Cypris ont jamais charmé ton cœur, enchaîne la lance meurtrière d'Ænomaüs, tranſ-

porte Pélops en Elide ſur le plus léger de tes chars, & aſſure-lui la victoire. Ce père barbare a déja fait périr treize des amans de ſa fille, dont il diffère toujours l'hyménée.

» Un grand danger rejette une ame lâche. Il faut tous mourir : pourquoi donc, privé de gloire & couvert d'opprobre, traîner dans l'obſcurité une vieilleſſe ignoble & malheureuſe? Oui, je vais tenter le ſort du combat, dieu puiſſant ! couronne mes efforts d'un heureux ſuccès. » Il dit: le dieu exauce ſa prière. Neptune prend lui-même ſoin de la gloire de ce héros; il lui donne un char ſuperbe, tout éclatant d'or, & attelé de courſiers infatigables qui ſemblent voler.

Pélops vainqueur d'Æenomaüs, épou-

ſa la princeſſe : elle lui donna ſix princes, que les vertus elles-mêmes prirent ſoin de former : maintenant il repoſe ſur les bords de l'Alphée dans un tombeau ſuperbe, auprès de cet autel célèbre où les nations ſe raſſemblent de toutes parts. De-là brille au loin la gloire des jeux olympiques, lorſque la légèreté, la force, l'audace, intrépides dans les dangers, combattent dans la carrière de Pélops. Le vainqueur jouit pour jamais d'une vie délicieuſe & tranquille. Le plus grand bien que puiſſe poſſéder un mortel, eſt celui dont la douceur ſe renouvelle tous les jours.

Mais il faut qu'aux ſons de ma lyre Eolienne, & ſelon la loi de ces jeux, je couronne aujourd'hui ce fameux

vainqueur. Non, de tous les princes qui vivent maintenant & qui m'honorent de leur amitié, mes hymnes harmonieux n'en fauroient célébrer de plus illuftre, foit pour le goût des beaux-arts, foit pour l'étendue de la puiffance. Un dieu veille fur vous, Hiéron; un dieu s'applique fans ceff à faire réuffir vos entreprifes; s'il ne vous abandonne pas, j'efpère que bientôt je tirerai de ma lyre des fons encore plus touchans; & qu'accompagnant votre char victorieux auprès du mont de Saturne, je m'ouvrirai une nouvelle route qui fecondera mon ardeur.

Déja mon efprit me prépare les traits les plus forts. Les hommes parviennent à la grandeur par différentes routes; mais les rois font au faîte des grandeurs.

Ne portez pas plus haut vos regards: puissiez-vous, Hiéron, passer le reste de vos jours dans ce degré sublime! Pour moi, puissé-je passer mes jours avec de si illustres vainqueurs, & par la beauté de mes vers répandre ma renommée dans toute la Grèce!

ODE II.

Des Olympiques.

A THÉRON, roi d'Agrigente, vainqueur à la course des chars.

ARGUMENT.

Pindare tourne d'abord ses pensées vers les dieux, de là il vient aux héros, & enfin au vainqueur qu'il se propose de célébrer ; il le représente comme un prince également illustre, & par ses vertus, & par sa haute naissance. Ses ancêtres ont éprouvé des disgraces avant leur établissement en Sicile ; mais les malheurs anciens sont effacés par la prospérité présente. Il rapporte les infortunes de la maison de Cadmus & d'Œdipe, d'où Théron des-

cendoit. Il parle des victoires que ce prince avoit remportées dans les jeux Olympiques, Pythiques & Néméens. De là le poëte passe à l'éloge des richesses & à la description des enfers & des îles fortunées. Il reprend les louanges de Théron, dont les vertus & les bienfaits sont innombrables.

ARBITRES souverains de la lyre, hymnes sacrés, quel dieu, quel héros, quel mortel sera l'objet de nos chants? Jupiter est le protecteur de Pise; Hercule en a fondé les jeux des premices de sa victoire; mais Théron, qui vient d'y remporter le prix à la course des chars, nous appelle. Célébrons ce vainqueur, ce prince si fidèle aux loix de l'hospitalité, l'appui d'Agrigente, & la gloire de ses illustres aïeux.

Après de longs travaux, ils fixèrent enfin leur séjour sur les bords sacrés du fleuve qui arrose leurs Etats : ils furent l'ornement de la Sicile. Pour prix des solides vertus attachées à leur sang, un heureux destin les combla de richesses & d'honneurs. Fils de Saturne & de Rhée, vous qui réglez l'Olympe, le sort des combats & le cours de l'Alphée, soyez sensible à mes cantiques, & conservez ces champs paternels à leur postérité!

Ce qui est une fois arrivé selon ou contre les règles de la justice, le temps lui-même, ce père des choses, ne peut faire qu'il ne soit pas arrivé ; mais un sort favorable peut effacer le souvenir des malheurs passés. Les maux les plus affreux vaincus par la douce

joie, s'anéantiſſent bientôt, lorſqu'enfin la providence des dieux nous place au comble de la félicité.

C'eſt vous, filles de Cadmus, que déſigne ce diſcours. Eprouvées par les plus cruelles diſgraces, elles ſont aujourd'hui placées ſur des trônes brillans ; des biens ſupérieurs à leurs infortunes ont fait évanouir leurs douleurs. L'aimable Sémélée qui mourut au bruit effrayant de la foudre, vit maintenant dans l'Olympe, également chérie de Jupiter, de Pallas & du dieu couronné de lierre qui lui doit la naiſſance.

Une vie immortelle eſt aſſignée à Ino dans le ſein des mers avec les filles de Nérée. Les hommes ignorent le moment fatal qui doit terminer leur courſe. Lorſque le ſoleil fait naître un

beau jour, nous ne ſommes pas aſſurés de le paſſer ſans orage. La vie humaine n'eſt qu'un flux & reflux de douceurs & d'amertumes.

C'eſt ainſi, prince, que la fortune qui, de concert avec les dieux, avoit comblé de biens vos ancêtres, leur fit en d'autres temps éprouver de triſtes revers, depuis que dans une rencontre fatale, Œdipe eut donné la mort à Laïus ſon père, & accompli l'ancien oracle rendu à Pytho.

L'implacable Erinnys vit le crime, & le punit par la deſtruction de cette race martiale. Polynice en mourant laiſſa Therſandre, jeune prince qui ſe ſignala également, & dans les exercices de nos jeux, & dans les travaux de la guerre; illuſtre rejeton des filles d'Adraſte,

héros né pour être le reſtaurateur de ſa maiſon. C'eſt un prince iſſu de cette tige illuſtre, c'eſt Théron, fils d'Enéridème, que ma lyre va célébrer en ce jour.

Il vient de vaincre ſeul à Olympie; mais aux jeux de Delphes & de l'Iſthme, ſon frère fut aſſocié à ſa gloire. Ils reçurent enſemble ces fleurs, prix glorieux des chars attelés de quatre courſiers, vainqueurs pour avoir fait les premiers douze fois le tour de la borne. L'heureux ſuccès de ces combats chaſſe pour jamais les noirs ſoucis. Les richeſſes relevées par l'éclat des vertus, mettent l'homme à portée de tout entreprendre, & ſecondent ſes grands projets par les heureuſes reſſources qu'elles lui fourniſſent.

Unies à la vertu, elles ſont un aſtre

brillant, la véritable lumière de la vie. Quiconque les poſsède, lit dans l'avenir. Il ſait quels ſupplices endurent aux enfers les ames intraitables des méchans. Il ſait qu'un juge inflexible, dont les arrêts ſont irrévocables, recherche & punit dans le royaume de Pluton les crimes commis dans l'empire de Jupiter.

Mais les juſtes y mènent une vie exempte de toute ſorte de peines. Leurs jours n'ont point de nuit : un ſoleil pur les éclaire ſans ceſſe ; ils ne ſont pas obligés de fatiguer, par mille travaux, la terre & la mer pour ſubvenir à de vils beſoins. Ceux qui ont été fidèles à leurs ſermens jouiſſent en la compagnie des dieux d'un bonheur inaltérable, tandis que les parjures éprouvent des tourmens dont la ſeule vue inſpire l'horreur.

Celui qui, après avoir trois fois changé de demeure sur la terre & aux enfers, a su dans ces divers Etats, conserver son ame pure & sans tache, & a suivi fidélement la route tracée par Jupiter, est sûr d'arriver enfin à l'auguste palais de Saturne. D'aimables zéphyrs qui s'élèvent de la mer, rafraîchissent cette île délicieuse, séjour éternel des bienheureux. On y voit de toutes parts briller des fleurs d'or dont les unes sortent de terre, les autres pendent aux arbres, les autres croissent dans les eaux.

Ils en font des couronnes & des guirlandes, dont ils parent leurs bras & leurs têtes. Tout se règle par les justes décrets de Rhadamante, sans cesse assis sur le tribunal, à côté de Saturne,

père des dieux, & époux de Rhée, dont le trône s'éleve au dessus de tous les autres.

Parmi les habitans de ces lieux enchantés, l'on compte Pélée & Cadmus. Thétis, après avoir fléchi le cœur de Jupiter, y transporta son fils Achille; cet Achille qui terrassa Hector, la plus forte colonne de Troye; Achille qui donna la mort à Cyrmus, & au noir fils de l'aurore.

Le carquois que je porte est plein de traits vifs & légers, dont le bruit frappe les personnes intelligentes, mais échappe à la multitude, qui a besoin d'interprètes pour m'entendre. Le vraì poëte est celui que la nature a formé. Quant aux élèves de l'art, ils ne sont

entendre qu'un ramage importun; semblables à des corbeaux qui croassent vainement contre le divin oiseau de Jupiter. Il est temps, mon esprit, de dresser ton arc vers le but: sur qui lancerons-nous les traits lumineux que me fournit mon zèle? Lançons-les sur Agrigente. Oui, j'ose en faire un serment avoué par la vérité: depuis cent ans que cette ville subsiste, elle n'a point produit de prince plus magnifique ni plus généreux que Théron... Mais les éloges excitent les clameurs de l'envie; clameurs injustes, & qui ne partent des cœurs ulcérés par une haine secrète, que pour étouffer les concerts de louanges que mérite la vertu... Puisque les sables de la mer

ſont innombrables, pourquoi vouloir compter les bienfaits infinis qu'à répandus la main libérale de ce grand prince ?

ODE IV.

Des Olympiques.

A PSAUMIS de Camarine, vainqueur à la course des chars.

ARGUMENT.

Quoique Psaumis fût dans la force de l'âge, il avoit cependant déja les cheveux blancs ; c'est à quoi a rapport l'écart apparent sur Ergine, l'un des Argonautes. Le poëte invoque Jupiter. Les heures révolues le rappellent aux combats Olympiques. Il prie ce dieu d'agréer son hymne ; il loue Psaumis sur son habilité à dresser des chevaux, sur son amour pour la paix & pour l'hospitalité. Pindare atteste la vérité de cet éloge, &

il prouve par l'exemple d'Erginus, que l'expérience fait connoître les hommes.

PUISSANT conducteur de ces coursiers infatigables qui portent dans les airs le tonnerre & la foudre, grand Jupiter! les heures soumises à vos décrets me rappellent ici, afin que, témoin de ces fameux combats, je les chante sur ma lyre harmonieuse. La vertu demande que nous applaudissions avec transport aux heureux succès des personnes qui nous sont chères. Fils de Saturne, qui habitez le Mont Etna, tombeau brûlant de Tiphée, ce géant aux cent têtes, jetez un œil favorable sur cet hymne consacré à la gloire d'un vainqueur dans les jeux Olympiques, & destiné à répandre un éclat immortel sur les su-

blimes vertus. Il vient ſur le char même de Pſaumis qui, couronné d'olivier dans Piſe, s'empreſſe de donner un nouveau luſtre à la gloire de Camarine. Que les dieux favoriſent toujours ſes deſſeins! Qu'ils récompenſent ſon ardeur à dreſſer de ſuperbes courſiers, à exercer l'hoſpitalité envers tout le monde, & à maintenir la paix & la tranquillité dans ſa Patrie! le menſonge ne ſouillera jamais mes diſcours; l'expérience en atteſte la vérité.

C'eſt elle qui autrefois délivra le fils de Clymenus, du mépris & des railleries des femmes de Lemnos. Vainqueur à la courſe, quoique chargé d'armes peſantes, il s'avance pour recevoir la couronne; c'eſt moi-même, dit-il, à Hypſipile: la force de mon bras & mon

courage égalent la légèreté de mes pieds; les cheveux blancs viennent souvent avant l'âge aux plus jeunes & aux plus vigoureux.

ODE VIII.

Des Olympiques.

Au jeune Alcimedon, à son frère Timosthènes, vainqueurs à la lutte, & à Mélésias, leur maître de palestre.

ARGUMENT.

Pindare, après une invocation à la ville d'Olympie, rappelle les victoires d'Alcimedon & de Timosthènes; se jette sur les louanges d'Egine leur patrie, & d'Eaque, l'un des rois de cette isle; rapporte l'honneur qu'eût ce Prince, d'être associé à Neptune & à Apollon pour la construction des murs de Troye. Il vient ensuite au maître de palestre,

le loue, & des victoires qu'il a remportées lui-même, & de celles qu'il a fait remporter à son élève Alcimedon. Il veut qu'Iphion annonce dans les enfers à Callimaque, aïeul d'Alcimedon & de Timosthènes, la gloire nouvelle qu'ils viennent d'acquérir; il finit par des vœux pour ses héros.

MÈRE de ces combats qui procurent aux vainqueurs des couronnes d'or, arbitre de la véritable gloire, Olympie! où des devins respectables cherchent dans les entrailles fumantes des victimes la volonté du puissant Jupiter sur ces athlètes occupés à mériter une gloire éclatante & la fin de leurs travaux.

Bois sacré de Pise, baigné par les eaux de l'Alphée, agréez cet hymne & la couronne que je présente aux vain-

queurs. Ceux qui ont remporté vos prix glorieux, ſont couverts d'une gloire immortelle. D'autres hommes peuvent avoir d'autres biens en partage, & les dieux ſavent par différentes routes nous conduire à la félicité.

La fortune, Timoſthènes, vous a concilié la faveur de Jupiter, auteur de votre race; elle vous a fait nommer vainqueur dans la forêt de Némée: elle a fait remporter à Alcimedon la couronne Olympique, auprès du promontoire de Saturne. Quel ſpectacle agréable & glorieux à-la-fois pour ſes concitoyens! vainqueur à la lutte, il a fait proclamer par la voix du héraut, le nom d'Egine ſa patrie, d'Egine où Thémis conſervatrice, fidèle compagne de Jupiter hoſpitalier, eſt plus honorée

qu'en aucun autre lieu de l'univers.

Il eſt difficile de diſtinguer & de connoître parfaitement ce qui ſe multiplie & change ſans ceſſe de face. Un décret des dieux a ſoumis en différens temps cette iſle à des hôtes de différentes nations.

Puiſſe-t-elle toujours conſerver la forme de gouvernement que les Doriens y ont maintenue depuis le règne d'Eaque, compagnon du fils de Latone, & du puiſſant Neptune dans la conſtruction des murailles de Troye! Il étoit arrêté par les deſtins, que des guerres ſanglantes s'élèveroient par la ſuite, & que ces murs s'exhaleroient dans les airs en épais tourbillons de fumée.

Lorſqu'ils furent achevés, trois dra-

gons s'étant élancés contre la tour, deux tombèrent au pied des murailles & y laissèrent la vie, mais le troisième les franchit en poussant d'horribles sifflemens. Aussitôt Apollon roulant dans son esprit ce prodige sinistre : ô héros, dit-il à Eaque, Pergame est prise par l'endroit qu'ont bâti tes mains ; c'est-là ce que m'annonce ce prodige envoyé par le redoutable Jupiter.

Tes fils auront la meilleure part à cet évènement. Il commencera à ta première génération, & finira à la quatrième. Il dit, & s'avançant vers le Xante, il se retira sur les bords du Danube, chez les belliqueuses Amazones. Le dieu qui porte le trident, tourna son char rapide vers l'isthme ; & sur ce char superbe reconduisant Eaque dans

Egine, il se rendit sur les hauteurs de Corinthe, pour voir de là la pompe des sacrifices.

La même chose ne peut plaire à tous les humains. Mais que l'envie ne pousse point contre moi ses vaines clameurs, si je chante dans cet hymne la gloire que procurent à Mélésias ses jeunes élèves. Il a remporté lui-même en sa première jeunesse la victoire dans les jeux Néméens, & dans l'âge viril, il a été vainqueur au combat du Pancrace.

Il est facile à un maître instruit par sa propre expérience, de former d'habiles élèves; mais sans elle, il seroit insensé de vouloir l'entreprendre. Mélésias nous montrera mieux que tout autre, par quels travaux se forme l'athlète qui dans les jeux sacrés doit

mériter la couronne. Alcimedon, le trentième de ses élèves qui ait remporté la victoire, le comble de gloire en ce jour. Par son courage & par la faveur de Jupiter, il impose à quatre jeunes athlètes un silence honteux, & les oblige de retourner dans leur patrie couverts d'opprobre & d'ignominie ; au contraire, il inspire à son aïeul paternel une vigueur inconnue à la vieillesse, & ces heureux succès lui font oublier facilement les approches du trépas.

Mais rappelons dans cet hymne le souvenir des Blepsiades, six fois vainqueurs dans ces combats. Ceux qui ne sont plus peuvent encore partager notre gloire, & la poussière du tombeau n'ensevelit point pour nous la gloire de nos aïeux.

Lorſqu'Iphion aura entendu la voix de Mercure, il annoncera à Callimaque l'honneur éclatant dont Jupiter a comblé ſa famille dans Olympie. Que ce dieu daigne toujours ajouter bienfaits ſur bienfaits, & écarter loin d'eux les douleurs & les maladies ! Puiſſe-t-il dans le cours de leur proſpérité, ne leur oppoſer jamais la cruelle Néméſis ! Qu'il leur accorde une vie exempte de revers, & augmente leur félicité & le bonheur de la patrie !

ODE XII.

A ERGOTÉLÈS d'Himère, vainqueur à la longue course.

ARGUMENT.

Cette pièce peut être regardée comme une ode morale. Le poëte s'adresse à la fortune, dont il peint l'influence sur les événemens humains. Si Ergotélès n'eût point été, dans une sédition, forcé de quitter Gnosse sa patrie, il ne se seroit point distingué dans les jeux de la Grèce.

FILLE de Jupiter libérateur, fortune conservatrice, je vous implore pour la puissante ville d'Himère ; car c'est vous qui gouvernez sur les flots les vaisseaux légers, & sur la terre les guerres san-

glantes, les assemblées, les délibérations; les espérances incertaines des hommes, les unes élevées, les autres renversées, roulent sans cesse à votre gré.

Aucun mortel n'a encore reçu des dieux un signe certain du sort qui l'attend. Nos ames sont aveugles sur l'avenir. Souvent des infortunes accablent les humains contre leur attente; souvent aussi, battus d'affreuses tempêtes, ils passent en un moment de l'abîme des malheurs au comble de la félicité.

Semblable à un coq qui ne combat que dans l'enceinte de sa cour, vous auriez vu, fils de Philanor, la gloire de vos pieds se flétrir dans la maison de votre père, si la sédition, armant citoyens contre citoyens, ne vous eût

privé de Gnosse votre patrie. Maintenant, Ergotélès, couronné à Olympie, & deux fois à Pytho, vous rendez célèbres les bains chauds des nymphes, près desquels vous possédez de si fertiles campagnes.

ODE II.

DES PYTHIQUES.

Adressée à HIÉRON, *Roi de Syracuse, vainqueur à la course des chars, & traduite en vers françois par M.* CHABANON.

SOUVERAINE des champs où naquit Proserpine,
Toi que baigne l'Alphée, & que l'Etna domine,
Syracuse, réjouis-toi,
De guirlandes de fleurs embellis tes portiques ;
Ce jour a mis le comble aux honneurs de ton Roi.
Son front victorieux ceint les lauriers pythiques.
Diane l'a servi dans ses heureux travaux ;
Le cirque retentit du nom de ce héros.
O toi, belle Aréthuse, ornement de ces rives,
Roule plus lentement tes ondes fugitives ;
Les fêtes qu'à ton prince on destine en ce jour,
Vont te rendre plus cher cet aimable séjour.

Hiéron, la vertu n'eſt pas ſans récompenſe ;
Sur le cœur des humains la clémence a des droits.
Cyniras, aux mortels qu'il tint ſous ſa puiſſance,
Fit adorer ſon joug & reſpecter ſes loix.
De ſes ans glorieux la courſe eſt terminée ;
Mais lors même qu'il dort dans la nuit des tombeaux,
Chypre, par des concerts & des honneurs nouveaux,
Se plaît à réjouir ſa cendre fortunée.

Ainſi, noble Hiéron, dans ces vaſtes états
Où tu viens d'enchaîner le démon des combats,
Les vierges que l'effroi tint ſi long-temps captives,
Le front paré de fleurs, ſortent de leur palais.
On les voit folâtrer ſur l'émail de ces rives,
Où ta main triomphante a ramené la paix,
Et par des chants légers, par des danſes naïves,
Célébrent à l'envi ta gloire & tes bienfaits.

Orgueilleux

Orgueilleux Ixion! toi que l'enfer dévoue
Au plus terrible châtiment,
Tu gémis, enchaîné sur la fatale roue
Qui t'agite éternellement.
Entendez-vous ses cris, ses plaintes lamentables,
Montés jusques à nous, de la nuit du trépas?
Mortels! c'est la leçon dont les dieux équitables
Epouvantent les cœurs ingrats.

Ixion eut des dieux la faveur la plus belle;
Il put les contempler dans leur vive clarté.
Le nectar qui nourrit leur essence immortelle,
Fit couler dans son sein la douce volupté.
Heureux, s'il eût su faire un usage modeste
Du rang où la fortune élevoit ses desirs;
Mais dans l'heureuse paix de ses divins loisirs,
Il conçut pour Junon une flâme funeste,
Et voulut attenter sur la couche céleste
Que le Maître des dieux réserve à ses plaisirs.

O crime épouvantable, ô fatale tendresse!
Pour tromper ses desirs, la main de Jupiter

Sut préparer avec adresse
Un fantôme conçu dans l'air,
Vive image de la déesse.
Ixion, abusé par une douce erreur,
Poursuit cette ombre vaine, idole de son cœur.

Le dieu du Ténare
Déja se prépare
A punir ses coupables feux.
Les mains vengeresses
Des noires déesses
Elèvent l'instrument affreux.
La roue est étalée,
Et sa masse ébranlée
A fait crier tous ses ressorts.
Sous une triple chaîne,
Ixion à la gêne,
Sent expirer ses vains efforts;
Son cri funeste
Dans l'ombre atteste
Son attentat & ses remords.

O dieu, dont la bonté se plaît à nous instruire,

De ces évènemens tu lias le tissu !
Avant l'ordre des temps, ton esprit a conçu
Ce que le temps lui-même à nos yeux doit produire.
L'aigle qui se déploie aux vastes champs de l'air,
N'ose égaler son vol à ton vol plus rapide.
Tu passes le dauphin, quand plus prompt que l'éclair,
Il divise, en fuyant, l'onde vague & fluide.
Souffrirois-tu, grand dieu, qu'un mortel insolent,
Dans des fers odieux tînt l'innocence esclave ?
Fais plier ce roseau qui s'élève & nous brave;
Et soutiens la vertu qui se cache en tremblant.

Que dis-je ? ... la prudence arrête ma colère,
Et prévient de mon cœur l'aveugle emportement.
Archiloque autrefois a payé chèrement
Le plaisir d'exercer une censure amère.
Hiéron, défends-toi des mortels envieux,
Fais rentrer dans la nuit la calomnie obscure;

Que le trône des rois, comme celui des dieux,
Ne soit jamais souillé de son haleine impure.
Grand Prince, ton exemple est devenu ta loi,
Reste toujours le même & sois semblable à toi.

Des calomniateurs le trait inévitable
Blessa du même coup deux mortels à-la-fois.
Le ciel qui les forma, fit leur ame semblable
A l'instinct des renards, tristes fléaux des bois.
Mais que peut contre moi leur inutile rage?
Du filet étendu sur la liquide plage,
La masse s'engloutit & tombe sous les eaux;
Je suis le liege qui surnage,
Et que n'a point couvert l'humidité des flots.

Tout ce qui des humains fait la commune joie,
N'appaise point un cœur par l'envie agité.
Cerbère dévorant, il engloutit sa proie,
Sans calmer le besoin dont il est tourmenté.
L'ulcère envenimé dont la douleur le ronge,
Au sein du bonheur même & s'enflâme & s'aigrit.
Il jouit peu des biens où son ame se plonge:

Les miens font un tourment dont rien ne le
guérit.

J'ai vu pourtant, j'ai vu de ces hommes perfides,
A la faveur des rois aiſément parvenus ;
Dans le cours étonnant de leurs ſuccès rapides ;
J'ai reſpecté des dieux les deſſeins inconnus.
Cédons au joug qui nous enchaîne.
Tel qu'un bœuf attelé qui décrit un ſillon,
S'il regimbe ſous l'aiguillon,
Il ſent accroître encor ſa peine.
Veuille le ciel m'aſſocier
Aux cœurs amis de la Juſtice ;
Et près d'eux me faire oublier
Les noirs complots de la malice !

EXTRAIT DE L'ODE III. DES PYTHIQUES.

Le héros de cet ode, HIÉRON, *étoit alors malade. Le Poëte souhaite que Chiron, cet habile Médecin, ce maître du dieu de la médecine, revienne sur la terre. Ici le Poëte rapporte la naissance extraordinaire d'Esculape; il parle de ses cures admirables, ensuite il ajoute:*

MAIS la sagesse elle-même se laisse enchaîner par le gain. L'éclat de l'or, par ses flatteurs appas, séduisit le cœur de ce héros; il se laissa persuader de rendre la vie à un mortel déja devenu la proie du trépas. Jupiter irrité les foudroya l'un & l'autre.

N'oublions jamais que nous sommes mortels. Ne demandons aux dieux que ce qui est conforme à notre condition. Bornons-nous à des vœux qui puissent être exaucés.

Ah! si le maître de ce disciple infortuné, si le sage Chiron habitoit encore son antre fameux, l'harmonie de mes chants pourroit toucher son cœur. Sans doute, à ma prière, il emploieroit encore les ressources de son art en faveur des hommes vertueux..... Bientôt fendant les flots de la mer Ionnienne, je me rendrois aux bords de l'Aréthuse; j'irois à la Cour du Roi des Syracusains, de ce Prince plein de douceur pour ses sujets, ami des personnes vertueuses, & l'objet de l'admiration des étrangers. Je lui présenterois

les dons les plus agréables, la ſanté plus précieuſe que l'or, & un hymne qui célèbre les couronnes remportées dans les jeux pythiques par Phérénicus, ce généreux courſier, dont la gloire a plus d'éclat que les aſtres des cieux.

Après ce beau mouvement, le Poëte cherche à conſoler Hiéron, en lui rappelant les exemples de Pelée & de Cadmus, dont le bonheur fut mêlé de tant de maux.

INSTRUIT par les exemples des anciens héros, vous ſavez que les faveurs des immortels ne ſont jamais ſans mélange. Les maux ſurpaſſent toujours les biens qu'ils accordent aux humains.... Pour vous, Prince, heureux ſouverain d'un peuple ſoumis, de tous les mortels,

vous êtes celui que la fortune favorise le plus; mais une vie exempte de toute disgrace n'est point le partage des humains. Ni le fils d'Eacus, ni le divin Cadmus, n'ont reçu cette faveur; cependant ils passent pour les plus heureux des mortels; tous deux ont vu leur hymen célébré par la voix harmonieuse des Muses; l'un dans la puissante ville de Thèbes, lorsqu'il devint l'époux de la belle Hermione; l'autre sur le Mont-Pélion, lorsqu'il reçut la main de l'illustre fille du sage Nérée; tous deux ont reçu les dieux à leur table... Déja les faveurs dont les combloit Jupiter, leur faisoient oublier leurs anciens malheurs: déja leur ame s'abandonnoit à la joie qu'inspire la prospérité; mais bientôt ils sont replongés dans les plus

affreuſes diſgraces; Cadmus, par les étranges aventures de ſes trois filles, Pelée, par la mort de ſon fils. Il vit ce fils unique percé d'une flèche meurtrière; il le vit mettre ſur le bûcher, au milieu des gémiſſemens de tous les Grecs.

Si quelque mortel veut ſuivre la vraie route du bonheur, qu'il reçoive ſans peine tout ce que lui envoient les dieux. . . . .
C'eſt par les ſons harmonieux des favoris d'Apollon, que les noms de Neſtor & du Roi des Lyciens, ſeront célèbres à jamais. Les beaux vers immortaliſent la vertu; mais les Muſes ſont avares de leurs dons, & ne les prodiguent pas à tous les Poëtes.

ÉPIGRAMMES (1)

DE L'ANTHOLOGIE. (2)

ÉPIGRAMME I.

Rien de trop.

JE ne desire point des campagnes couvertes de riches moissons, ni les trésors de Gygès. Je souhaite, ô Macrinus! une fortune médiocre qui puisse suffire à mes besoins. Rien de trop, voilà ma devise.

(1) Chez les Grecs, l'épigramme n'étoit pas toujours satyrique.

(2) *Anthologie* signifie choix de fleurs, livre qui ne contient que de jolies pièces.

L'Abbé Desportes avoit sans doute en vue cette épigramme, lorsqu'il fit les stances suivantes qui, malgré quelques mots surannés, plairont toujours par le naturel & la délicatesse qu'elles respirent.

Si je ne loge en ces maisons dorées,
Au front superbe, aux voûtes peinturées,
D'azur, d'émail & de mille couleurs ;
Mon œil se paît des trésors de la plaine,
Riche d'œillets, de lis, de marjolaine,
Et du beau teint des printannières fleurs.

Ainsi vivant, rien n'est qui ne m'agrée ;
J'ois des oiseaux la musique sacrée,
Quand au matin ils bénissent les cieux,
Et le doux son des bruyantes fontaines,
Qui vont coulant de ces roches hautaines,
Pour arroser nos prés délicieux.

Que de plaiſir de voir deux colombelles,
Bec contre bec, en trémouſſant des ailes,
Mille baiſers ſe donner tour-à-tour !
Puis tout ravi de leur grâce naïve,
Dormir au frais d'une ſource d'eau vive,
Dont le doux bruit ſemble parler d'amour.

Douces brebis, mes fidèles compagnes,
Haies, buiſſons, forêts, prés & montagnes,
Soyez témoins de mon contentement....

ÉPIGRAMME II.

Il faut jouir du présent.

Buvez & livrez-vous à la joie ; personne ne connoît le lendemain. L'œil des mortels ne peut lire dans l'avenir. Goûtez les plaisirs autant qu'il est en vous ; goûtez les douceurs du sommeil & les délices des festins. Que toutes vos actions annoncent un être mortel. Un point imperceptible sépare la vie du trépas....

Ami, puisqu'une loi fatale
Nous a tous soumis à la mort,
Songe dans l'un & l'autre sort,
A conserver une ame égale.

Que tes jours coulent dans la peine,
Ou qu'ils coulent dans les plaisirs,

Attends ſans crainte & ſans deſirs,
La fin d'une vie incertaine.

Jouis ſagement du loiſir
Que l'oubli des Parques te laiſſe;
L'âge, la ſanté, la richeſſe,
Te donnent les biens à choiſir.

Erre dans les riches prairies,
Où les arbres entrelacés
Offrent aux voyageurs laſſés,
L'ombre de leurs branches fleuries.

Fréquente ces côteaux rians,
Qu'en fuyant lave une onde pure,
Qui, par ſon paiſible murmure,
Endort les ſoins impatiens.

Porte dans un réduit champêtre,
Avec des parfums & du vin,
Ces fleurs que produit le matin,
Et que le ſoir voit diſparoître.

Bientôt tu laiſſeras aux tiens

Tes palais, ton vaste domaine,
Et tes biens, Accrus, avec peine,
Bientôt ne feront plus les tiens.

Madame DESHOULIERES.

ÉPIGRAMME III.

Le vrai bonheur.

HEUREUX qui te regarde, trois fois fois heureux qui t'écoute : te donner un doux baiser, c'est être demi-dieu : te serrer entre ses bras, c'est jouir de l'immortalité.

ÉPIGRAMME IV.

Sur une brebis allaitant un louveteau.

J'ALLAITE malgré moi ce jeune loup ; l'imprudence aveugle de ce berger m'y contraint. Que peuvent les bienfaits sur un mauvais naturel ? Devenu plus grand, à l'aide de mon lait, ce cruel nourrisson voudra quelque jour m'ôter la vie.

ADDITION

A L'ARTICLE D'ANACRÉON.

Au moment où nous finissions cet article, on a publié dans le Journal de Paris, deux odes d'Anacréon, traduites par un Auteur qui ne s'est pas fait connoître. Sa version nous a paru réunir le mérite de la fidélité aux charmes d'une versification élégante; ce qui nous a déterminés à recueillir ces deux morceaux: ils semblent annoncer que l'Auteur s'occupe d'une traduction complette des Poésies d'Anacréon, & nous croyons qu'il est à desirer, pour le bien des lettres, qu'il ne la fasse pas attendre trop long-temps.

ODE D'ANACRÉON.

Le Portrait de sa Maîtresse.

PRINCE, d'un art dans Rhodes agrandi,
De la nature, imitateur fidèle;
Viens, ma mémoire à ton pinceau hardi,
Va présenter le plus riche modèle.

Peins ma Maîtresse absente de ces lieux,
Saisis ses traits qui vivent dans mon ame;
Par les couleurs reproduite à nos yeux,
Son doux aspect va consoler ma flâme.

Que de sa tête, épanchés au hasard,
Ses noirs cheveux négligemment descendent;
Et si Phébus le permet à ton art,
Que des parfums à l'entour se répandent.

A la blancheur de son teint éclatant,
L'ivoire pur doit seul pouvoir répondre;
Et ses sourcils, sans se toucher pourtant,
Doivent vouloir s'unir & se confondre.

Voile l'ardeur de ſon œil tout de feu,
D'une paupière abaiſſée & timide;
Ceux de Pallas te fourniront le bleu,
Ceux de Vénus certain éclat humide.

Mêle la roſe à la blancheur du lait,
Pour colorer & ſon nez & ſa joue;
Et qu'appelant le baiſer indiſcret,
Un ris léger ſur ſes lèvres ſe joue.

Jette à l'entour de ſes reins délicats,
Les plis pourprés d'une flottante robe,
Qui, laiſſant voir quelqu'un de ſes appas,
Trahiſſe encor tous ceux qu'elle dérobe.

C'en eſt aſſez: c'eſt elle, je la voi;
L'œil plein d'amour, je la vois qui m'écoute:
Tous ſes regards ſemblent être pour moi:
Portrait charmant, tu vas parler ſans doute.

LA COLOMBE ET LE BERGER.

LE BERGER.

D'où venez-vous ? quel eſt votre meſſage,
Belle Colombe ? & pourquoi ces odeurs
Que dans les airs votre amoureux plumage
Autour de vous fait pleuvoir en vapeurs ?

LA COLOMBE.

J'appartenois jadis à Dionée (1),
Et maintenant je ſers Anacréon :
Cette déeſſe au vieillard m'a donnée,
Pour en avoir une courte chanſon.

Je vais porter cette lettre à Bathyle,
Dont la beauté règne ſur tous les cœurs.
D'Anacréon l'ame tendre & facile
S'eſt aſſervie à ſes regards vainqueurs.

Ainſi que lui j'aime mon eſclavage ;
Et quoiqu'il m'ait promis ma liberté,

(1) Vénus, fille de Dionée.

Je n'irai point dans un désert sauvage,
Jouir d'un bien par la crainte acheté.

Qu'ai-je besoin d'errer dans les campagnes,
Toujours en proie à mille maux divers,
Et de chercher dans les bois des montagnes
Pour me nourrir, des fruits âpres & verts?

Mon bec choisit dans sa main caressante
Le pain brisé qu'il partage avec moi;
Si d'un vin frais la liqueur jaunissante
Remplit sa coupe, il me l'offre, & j'y bois.

Puis devant lui, de ma gorge brillante
En roucoulant j'étale les couleurs,
Ou de mon aile étendue & tremblante,
J'aime à couvrir son front orné de fleurs.

Quand la nuit vient, quand ma paupière lasse
S'appesantit pleine d'un doux sommeil,
En voletant sur son luth je me place,
Et là, je dors jusqu'à l'autre soleil.

Mais le temps vole, & ton oisive oreille

En demandant ce frivole récit

M'a fait jaser autant qu'une corneille.

C'en est assez : Adieu donc, j'ai tout dit.

Fin du huitième volume des Mélanges.

